Charline88

Le baume de l'âme

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Le baume de l'âme

© Le jardin d'Aphrodite - Janvier 2019

Sommaire

Le fils tombé du ciel **3**

Les dossiers médicaux **21**

À la recherche de soi **39**

Les égarements passagers **57**

Le fils tombé du ciel

Pour Marjorie, ce départ avait été comme un véritable cataclysme, un raz-de-marée dans sa vie. Elle savait pourtant que ce serait inéluctable, que cette fin se rapprochait de jour en jour, mais rien ne pouvait, dans les premiers temps, le lui faire oublier. Et depuis quatre mois que Yann était ce qu'elle nommait pudiquement « parti », elle avait repris un peu ses esprits. À trente-sept ans, elle était toujours jolie et les hommes pouvaient encore s'intéresser à elle. Mais son attitude, ses façons de ne s'occuper de personne les rebutaient sans aucun doute.

Les jours, puis les semaines avaient fini par faire des mois, et le cours de son existence était redevenu, sinon normal, du moins bien plus rangé. Les souvenirs étaient toujours là, mais la douleur, elle, se diluait dans un soleil de mai qui réchauffait la terre autour de la maison. Les fleurs et le jardin retenaient toutes ses attentions et, mon Dieu, Yann avait bien su gérer leurs affaires ; sur le plan financier, elle n'était pas malheureuse.

Après un repas pris sur le pouce, elle avait décidé d'arracher les mauvaises herbes qui poussaient toujours mieux que les bonnes dans tous les potagers du monde comme dans le sien, c'était bien connu. Elle passait une paire de gants dans l'atelier où les outils étaient tous réunis quand la sonnette de la porte d'entrée se mit à carillonner. Surprise, elle se dit que c'était sans doute encore des gamins facétieux qui devaient jouer sur la route, tout au-dessus du chalet. Elle ne bougea donc pas, mais le doigt qui appuyait sur le

bouton devenait insistant. Qui pouvait bien venir à une pareille heure, un jour de week-end ?

Elle reposa les gants et se dirigea vers le portail à quelque cinquante mètres plus haut. Un homme se tenait là. Elle ne connaissait pas ce jeune qui attendait sur le trottoir, pourtant sa tête ne lui paraissait pas si inconnue. Un court instant elle se demanda où elle avait bien pu croiser ce gaillard qui maintenant avait dû l'entendre puis la voir arriver. Il ne bougeait plus, regardant seulement la femme brune qui montait la pente assez raide menant vers lui. Des cheveux bouclés, des yeux d'un bleu acier et une peau claire ; non, décidément, ce type, elle l'avait forcément déjà rencontré quelque part.

— Bonjour ! Vous vouliez me voir ?

— Bonjour ! Vous êtes madame Sarran ? Marjorie Sarran ?

— Ça m'en a tout l'air, oui. Et vous, qui êtes-vous ?

— C'est une longue histoire. Vous ne voulez pas me faire entrer ? Ça risque d'être long ; il faut que je vous parle.

— Aujourd'hui ? C'est urgent à ce point ? Et puis je ne sais pas qui vous êtes ; je ne fais pas entrer les inconnus chez moi.

— Mon visage ne vous rappelle pas quelqu'un ?

— Franchement, je ne sais pas. J'ai eu cette impression bizarre dès que je vous ai aperçu, mais... non, je ne vois pas.

— Si vous voulez, nous pouvons en parler... ou convenir d'un rendez-vous un autre jour, en semaine peut-être ? Vous semblez occupée. Je peux revenir ? C'est très important pour moi.

— Oui, oui, c'est ça, un autre jour... en semaine.

— Je pourrai vous appeler au téléphone ?

— Je ne donne pas mon numéro.

— Je l'ai, votre numéro de portable. Enfin... je l'ai trouvé, mais ça fait partie aussi de ce que j'ai à vous dire.

— Bon, eh bien appelez-moi lundi et nous verrons.

— Je ne voulais pas vous faire peur, mais seulement vous parler. Je vous téléphone sans faute lundi matin. Vers dix heures, ça vous conviendra ?

— Oui, oui, c'est ça, dix heures lundi. Bonne fin de journée.

La brune se demanda soudain ce qui lui avait pris. Pourquoi cette peur panique ? Pourquoi ne pas avoir ouvert tout de suite ? Un réflexe de femme seule, sans doute, une protection contre elle ne savait quelle menace. L'incident tout autant que la tête de ce jeune homme tournaient sous ses cheveux légèrement frisottés. Ils bouclaient, signe qu'il allait sûrement pleuvoir. Les mauvaises herbes passèrent un sale quart d'heure. Plus elle se remémorait le visage du jeune, moins elle voyait où elle avait bien pu le croiser. Elle ne savait qu'une seule chose : elle devait connaître ce gamin.

Gamin... il n'avait que le titre de gamin. Elle n'aurait pu lui donner un âge certain, mais il devait avoisiner les vingt ans. S'il appelait lundi, elle l'éconduirait fermement : pas question de ramener un inconnu chez elle. Après tout, la maison était assez à l'écart des habitations du village, et par les temps qui couraient, mieux valait être prudente ; une femme seule restait toujours une proie potentielle.

Le soir tombait alors que Marjorie, en songeant à tout ceci, prenait une douche bien méritée.

Le jardin était nickel, la pelouse tondue, du bel ouvrage. Elle n'avait plus le choix et devait faire toutes les corvées domestiques pour garder son royaume propre. Elle était fière du travail accompli et, mon Dieu, ce nettoyage de son corps qui terminait la besogne était un moment de détente. Elle eut comme une pensée pour Yann, et sa main qui rôdait sur son ventre ne descendit pas sur la fleur qui n'avait plus été butinée depuis... Elle réagit rapidement. Pas besoin de s'apitoyer sur son sort. Les derniers jours, elle avait vu son mari se tordre de douleur, et surtout il lui semblait que ses ultimes cris étaient encore coincés dans ses oreilles. Elle aurait

voulu fuir ces plaintes, ces gémissements, mais elle avait assumé, jusqu'au bout. C'était mieux, surtout pour Yann.

L'histoire du trublion de l'après-midi était sortie de sa caboche alors qu'elle regardait en somnolant les variétés à la télévision. Ce Sébastien n'avait pas une grande classe, mais au moins ses émissions ne réclamaient pas une intelligence et une assiduité hors norme. Dire que ça s'appelait « Les années bonheur » ! Un clin d'œil fantôme qui lui revenait du Ciel ? Peut-être. Elle était prête à croire n'importe quoi... Alors, l'émission juste finie, elle partit se coucher.

La maison était particulièrement bruyante ce soir. Le bois dont elle était en grande partie faite craquait de partout. La douceur printanière obligea la femme à repousser les couvertures. Son corps pratiquement nu montrait de beaux restes. Les seins, pas extrêmement volumineux, bien accrochés sur un buste agréable laissaient couler sous eux une plage s'ouvrant sur un ventre bien plat. Aucun enfant n'avait ni arrondi ni déformé ce paysage clair au-dessus duquel un délicieux cratère cassait un peu l'uniformité visuelle. Légèrement plus bas, là où les deux longues jambes se rejoignaient, une sorte de buisson n'était pas sans rappeler la chevelure de Marjorie ; la teinte y était similaire, et les poils tendaient eux aussi à frisotter un peu par temps de pluie.

La femme alitée ne dormait pas, se retournant sans arrêt. Dans cette chambre, les murs en pin s'ornaient seulement du portrait de deux mariés. Rien d'autre. Cette fois, elle repoussa plus encore les draps. Les mains sous la nuque, les yeux grands ouverts, l'homme qui virevoltait dans ses souvenirs avait un doigt figé sur le bouton de la sonnette. Il riait aux éclats, se moquant éperdument d'elle. Un court instant elle tenta de chasser ce lutin imaginaire qui la hantait. Qui était-il ? Puis à force de se démener sans pourvoir dormir, une de ses mains vint se caler sur le galbe d'un sein, sans bouger. D'autres images s'alignaient désormais dans son cerveau.

Le corps a parfois des exigences spécifiques. Ce soir, elle se sentait envahie par une sorte de démangeaison dont elle savait la cause. Une envie de faire l'amour, une envie impossible à assurer. Par pur réflexe, sa menotte fila vers les broussailles qui cachaient une caverne trop vide. Elle se frotta lentement sur les deux lèvres closes, s'amusant à les entrouvrir, puis son index se faufila à leur commissure. Là, elle tâta encore un peu avant de trouver sous ses phalanges son clitoris qui se tendit au premier effleurement. Tout son être se cabra sous l'effet de la caresse. De son autre main, elle vint à nouveau parcourir la fente, qui cette fois transpirait.

Au bout de deux ou trois passages, elle se sentit ridicule et stoppa tout mouvement. Mais la chair restait faible : son corps quémandait plus d'attouchements alors que son cerveau, lui, les refusait. Une guerre d'usure s'engagea entre ces deux morceaux d'un tout. Marjorie se releva pour ne pas céder à la tentation. Saloperie de vie ! Saloperie de mort qui bouffe tout ! Alors la brune se remit devant son écran et se laissa bercer par les sons venus de ce cube magique. Elle s'endormit finalement dans son salon.

C'est la fraîcheur du petit matin qui l'obligea à regagner sa chambre pour y replonger dans un autre sommeil.

Son dimanche n'eut rien d'exceptionnel. Tout d'abord, elle ne se leva que vers onze heures. Pas par envie d'une vraie grasse matinée, non ; elle avait seulement récupéré de son insomnie nocturne passagère.

Marjorie ne prenait plus le temps de faire de la cuisine raffinée. Il faut dire que préparer des repas pour elle seule n'avait rien de folichon. Elle se perdit aussi dans la lecture d'un « Rustica » axé sur la taille des arbres fruitiers. Pour cela, elle n'avait pas le coup de main. Quand elle reposa sa revue, une soudaine envie de bouger la prit. Oui ! Oh, pas bien loin, juste faire le tour du lac.

Pour cette promenade dominicale, pas besoin de beaux vêtements ni de jolies chaussures. Un survêtement et une paire de baskets feraient l'affaire. Un coup de peigne dans sa tignasse de

plus en plus bouclée, et en passant par le jardin elle contourna le ponton de... Yann, juste avant de rejoindre un minuscule sentier qui faisait le tour de l'énorme étendue bleu-gris qui longeait sa propriété. Personne pour faire le circuit ; elle apprécia de ne pas avoir à affronter des regards, connus ou non. Elle avait toujours aimé goûter cette sauvage solitude, mais c'était mieux avant... lorsqu'elle la partageait avec son mari.

Elle affectionnait cette contrée, ce sentier enroché par endroits et ses longs passages camouflés sous des sapins toujours verts. Son esprit vagabondait, son visage agréablement giflé par un vent déjà tiède. Le printemps remettait de la couleur dans toutes choses. Ses pas la menaient plus que sa tête. Pas une seule fois elle n'avait songé à leur dernière sortie. Des points plus sombres sur la grande mare lui apportèrent pourtant une petite larme : le bateau était dans sa remise et ne sortirait pas cette année. Les brochets aussi auraient une paix royale.

Elle marchait depuis une heure au moins. Sur l'autre rive, le toit pointu de son chalet lui faisait comme un clin d'œil. Le soleil voilé par instants venait frapper les petites tuiles rouges si typiques des Vosges. Elle s'arrêta un long moment, contemplant seulement cet îlot de bois perdu dans une verdure renaissante. On ne pouvait apercevoir d'ici que la toiture et les hautes haies seulement ouvertes sur quelques dizaines de mètres. Un château accessible seulement par l'eau ou le chemin qui partait de la route située bien au-dessus de celui-ci.

Quand elle reprit son sinueux périple, les images qui dansaient sous son crâne la firent sourire. Le ciel gris se reflétait sur la nappe frissonnante dont la teinte restait mitigée. Le vent qui venait des montagnes jouait avec ses cheveux, les plaquant tantôt sur son front ou les ébouriffant en fonction de la position qu'elle avait. En marchant plus rapidement sur une portion moins chaotique, ses longues jambes se frottèrent l'une à l'autre et une sorte de chatouillis lui parcourut l'échine. Inconsciemment, elle songea que

son corps devenait de plus en plus demandeur. Un instant encore elle pensa que c'était sans doute mal d'avoir ce genre d'idées... érotiques.

Le lundi était depuis des années le jour de la lessive le matin, et des courses l'après-midi. Elle avait gardé ces habitudes, même s'il lui arrivait encore d'oublier que le volume des achats pour une semaine devait être divisé par deux ; et encore, c'était souvent encore trop chargée qu'elle rentrait du supermarché. La machine à laver programmée tournait sans elle.

La sonnerie de son portable la surprit devant son réfrigérateur, listant ce dont elle avait besoin. Machinalement elle décrocha, l'esprit visiblement ailleurs.

— Allô ?

— Allô, Madame Sarran, bonjour. Je suis le garçon de samedi après-midi. Je vous appelle comme convenu.

— Ah oui... mais je suis occupée, là, je dois aller faire des courses.

— Oh, s'il vous plaît, juste un instant... Il faut que je vous parle.

— Mais enfin, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, moi ! Je ne comprends pas votre insistance.

— Je ne peux pas en une seconde comme ça au téléphone vous dire ce que j'ai sur le cœur, mais il s'agit de... votre mari.

— Mon mari ? Grand Dieu ! Vous semblez ne pas savoir qu'il est... décédé depuis quelques mois.

Comme le mot avait été difficile à prononcer, et comme elle avait mal en soufflant ce vocable dans le téléphone à un parfait inconnu.

— Oh si, je le sais, Madame. Et je puis vous assurer qu'il me manque aussi.

— Il vous manque ? Vous vous fichez de moi ? Qui... qui êtes-vous ?

— Je pourrais vous expliquer cela de vive voix ; ce serait préférable sans doute.

— M'expliquer, mais quoi ? Bon, je vais en courses. Venez vers dix-sept heures, je devrais être rentrée ; sinon attendez-moi sur la route. Je ne vous redonne pas l'adresse ni l'itinéraire pour venir chez moi.

— Merci, merci, Madame Sarran !

Complètement déboussolée, Marjorie se dit – mais un peu tard – qu'elle avait fait une bêtise en invitant ce... ce type à venir chez elle. Elle passa rapidement dans les rayons de la supérette du village avec les paroles de ce mec qui revenaient en boucle dans sa tête. Qui était ce garçon ? Pourquoi la sensation de déjà vu la hantait-elle ?

Quand elle revint au chalet, elle fut presque soulagée de ne pas trouver sur la route cet homme, mais à l'heure pile la sonnerie de la porte lui parvint : en tous cas, il ne manquait pas d'exactitude. Elle actionna le portillon depuis l'entrée, et en suivant le jeune homme par la caméra du visiophone elle le vit venir vers la maison.

Toujours cette impression de le connaître qui la poursuivait. L'autre arrivait derrière la porte d'entrée. Elle l'ouvrit ; le jeune prenait son temps pour pénétrer à l'intérieur.

— Bonjour, Madame.

— Bonjour. Bon, eh bien ne restez pas sur le pas de la porte ! Venez. Racontez-moi ce qui vous amène et...

— Je vais vous le dire, mais avant je vous assure que je ne vous veux aucun mal. J'ai seulement, moi aussi, besoin de comprendre, de savoir.

— Calmez-vous ! Ce que vous me dites, c'est du chinois pour moi, voyez-vous.

— Savez-vous qui est Clémence Tisserant, Madame Sarran ? Parce que le début de mon histoire porte ce nom-là.

— Tisserant, dites-vous ? Non, je ne vois pas. Je ne connais personne de ce nom.

— Votre mari ne vous en a jamais parlé ?

— Je ne pense pas, mais s'il l'a fait, j'ai oublié sans doute.

— Cette dame était à l'école avec Yann... votre mari. Ils ont eu quinze ans ensemble.

— Je suppose que tous les jeunes du village qui fréquentaient son école ont eu quinze ans presque la même année, s'ils étaient dans sa classe.

— Oui, évidemment. Mais...

— Vous voulez boire un verre ? Je vous sens un peu... tendu.

— Merci, je ne voudrais pas vous déranger.

— C'est déjà un peu fait, non ? Alors un verre ne changera rien.

— Alors, un... café si vous voulez.

— Voilà. Ensuite vous me raconterez toute votre histoire calmement, d'accord ?

— Bien sûr, je suis là pour ça. Donc Clémence était ma mère. Je ne connais pas mon père, et j'ai bien peur de ne jamais le... rencontrer.

— Je vous écoute. Mais soyez clair !

— Clémence, donc, fréquentait l'école du Phény. Ça, ça vous parle peut-être ?

— Oui : Yann y faisait souvent référence ; c'était son école primaire.

— Ma mère aussi a connu les bancs des classes du Phény. Et ensuite il semblerait qu'une idylle soit née entre lui et ma mère.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? Il ne m'en a jamais parlé. Je n'ai sans doute pas été sa première « petite amie », mais il était très discret sur ses amours de jeunesse : jamais une allusion, jamais un mot désobligeant sur personne du village.

— Oh, rassurez-vous : ma mère non plus ne m'en a jamais dit un seul mot. Elle n'a pas même souhaité me dire le nom de mon père.

— Alors pourquoi venir me parler de cela ? Ici aujourd'hui, et chez moi ? Je ne vois pas ce que Yann ou moi venons faire dans cette affaire.

— Maman est décédée l'année dernière au mois de mars. J'ai dû vider la maison, faire du tri dans les papiers et fouiller un peu les armoires.

— Désolée pour votre mère, mais Yann est aussi parti, fin octobre, l'année dernière également. Donc si je comprends bien, votre maman avait trente-neuf ans elle aussi ?

— Oui. Elle m'a laissé une jolie maison à Luxeuil-les-Bains. Vous situez ?

— Ben oui, la Haute-Saône n'est pas si éloignée...

— Nous ne revenions jamais ici. Il faut dire que quand je suis né, maman avait à peine dix-huit ans. Elle n'a jamais voulu me parler de mon père.

— Et vous pensez qu'il y a un lien entre Yann mon mari et votre père ? Ils se connaissaient peut-être ?

— Je vois que vous ne me comprenez pas bien, Madame Sarran.

— Comment ça ? Qu'est-ce que je devrais comprendre ? Expliquez-vous, bon sang !

— C'est ce que je fais. Dans les papiers de ma mère, j'ai trouvé une lettre, un courrier qu'elle n'a jamais envoyé. Une missive adressée à votre mari. Mais entendons-nous bien : il ne devait avoir lui aussi que dix-huit ans à l'époque où ma mère l'a écrite, cette lettre.

— À Yann ? Mais pourquoi ? Pourquoi votre... pourquoi aurait-elle écrit à mon mari ? Et voyez-vous une raison pour qu'elle ne l'ait pas expédiée, cette lettre ?

— Tenez. Vous voulez la lire, en prendre connaissance ?

— Mais, c'est votre courrier personnel ; je ne peux pas faire cela. Et je ne vois pas en quoi je suis concernée. Vous me faites peur avec cette histoire. Que voulez-vous à la fin ?

— Rien, Madame. Ou plutôt si : comprendre qui je suis, d'où je viens.

— Mais je... je n'en sais rien, moi, vraiment !

— Je le sais. En revanche, j'aurais aimé... en savoir un peu plus sur l'homme qu'était votre mari ; il est très certainement aussi...

— Il est quoi ? Il est mort, Monsieur, et cette affaire ne me plaît pas beaucoup !

— Ne criez pas, s'il vous plaît. Je veux juste vous dire que toutes ces années je n'ai fait que chercher, chercher celui qui toute ma vie m'a manqué. Vous saisissez ? Je ne veux rien de vous ni de personne. Mon but n'est pas de vous faire mal, mais j'ai besoin de savoir, de finir de me construire, et ma mère, elle, n'a jamais osé ou voulu me donner des réponses.

— Vous pensez qu'elles trouvent ici, vos attentes ? Je... j'ai bien peur de ne pas être d'un grand secours pour vous.

Le jeune homme avait poussé devant elle un papier soigneusement plié, sans doute cette fameuse lettre dont il parlait. Le rectangle un peu jauni par le temps semblait avoir traversé les ans pour venir ternir la mémoire de Yann. Marjorie était anéantie. Que voulait vraiment ce gosse ? Il lui disait à mots couverts que son père, c'était... son mari. Il n'avait a priori aucune raison de lui mentir ; enfin, elle n'en voyait pas l'utilité. Et puis pourquoi avoir attendu tout ce temps ?

— Mais pourquoi ne pas être venu plus tôt quand Yann aurait encore pu vous répondre ?

— Je suis venu, Madame, mais il était déjà si malade... Je n'ai pas pu l'approcher, et puis je ne voulais pas le faire souffrir davantage.

— Un sentiment qui vous honore. Mais pourquoi venir me trouver, moi ? Je n'ai aucune des réponses aux questions que vous vous posez. J'ai même encore plus d'interrogations à y ajouter. Nous n'avons jamais pu avoir d'enfant : Yann était stérile. Alors je pense que votre théorie ne tient pas.

— Vous ne voulez pas lire la lettre de maman ?

— Si vous y tenez... mais ça ne changera rien aux faits.

La brune avait pris enfin ce courrier et ses yeux parcouraient une écriture fine et agréable. Elle lisait des mots d'amour écrits par une jeune fille à l'homme qui avait partagé toute sa vie ? Clémence faisait allusion à une seule et unique nuit, à des règles qui n'étaient pas revenues, et surtout à une grossesse dont ses parents avaient tenté de retrouver l'auteur. Elle lui affirmait qu'elle ne dirait jamais rien, qu'elle l'aimait plus que tout. Cette femme très jeune encore lui avouait un amour éternel. Comment était-ce possible ? Son mari si droit ne lui avait jamais parlé de cette fille. Encore moins de ce fils tombé du ciel.

— Je ne crois pas que mon mari savait... pour vous. Il n'était pas ce genre d'homme qui abandonne les femmes.

— Je le sais bien. J'ai besoin de le connaître un peu plus, et vous êtes la seule qui soit en mesure de m'en parler.

— Mais je ne vous connais qu'à travers votre récit ; je ne sais rien de vous, qui vous êtes. Je ne connais pas même votre prénom.

— C'est aussi vrai que je ne vous l'ai pas dit : je me prénomme... Yann moi aussi.

— ... ?

— Oui, maman n'a pas trop cherché de complications. Ou alors elle n'a jamais pu oublier son premier amour. Pendant toutes ces années, je n'ai jamais vu un homme entrer chez nous. Nous avons vécu des années chez mes grands-parents ; et ensuite, à leur décès, la ferme est devenue la nôtre. Mais jamais je n'ai vu maman avec un homme, ou alors elle était discrète. Elle me parlait d'ici, de son village comme si c'était le plus beau du monde ; mais quand je voulais venir visiter la région en sa compagnie, elle refusait.

— Et jamais elle n'a évoqué mon mari... enfin, Yann ?

— Une seule fois, alors qu'une fois de plus je la tannais pour savoir qui était mon père. J'ai eu cette surprenante réponse : « Un salaud, mais un prince aussi... peut-être. », et elle a éclaté de rire.

— Il reste quand même cette question de stérilité. Nous avons fait tellement d'examens que... je ne saisis pas comment ça aurait

pu se produire. Il ne pouvait pas avoir d'enfants, et ça, c'est bien une vérité. Alors, possible avec une autre femme ? Je vais consulter mon médecin dès demain pour savoir.

— Merci, Madame Sarran. Je suis très heureux de vous avoir rencontrée. Je peux vous demander... comment il était ? Ne me répondez pas si c'est trop... difficile, trop douloureux.

— C'était un homme juste, doux, bon ; un mari parfait. Je ne lui connais aucune aventure.

— Vous avez eu de la chance, alors !

— Je ne sais pas si c'était bien de la chance... Soit il n'était pas au courant pour vous... ou je me serais trompée toute ma vie ? Dur à avaler, ne croyez-vous pas ? J'imagine aussi ce que vous avez dû endurer, mais il y a sûrement une explication quelque part.

— Vous... vous voulez bien m'aider à la trouver ? Je vous en prie... c'est une vraie prière ! Une supplique, en quelque sorte. Je veux savoir pour grandir, mûrir dans ma tête. Je regrette l'intransigeance de maman ; elle n'a jamais compris mes motivations et n'a pas accédé à mes demandes incessantes. C'était une erreur : tout le monde a le droit de savoir qui il est et d'où il vient.

— Je comprends, et je vous assure que je vous aiderai, dans la faible mesure de mes moyens. Mon Dieu, il est déjà si tard... vous restez dîner avec moi ? Comme cela, vous me parlerez de cette femme qui apparemment a plu à mon... enfin, à Yann.

— Oui, c'est mon plus cher désir. J'adore votre maison. Il a vécu ici, toujours ?

— Nous avons vécu des heures merveilleuses ici... Oui, merveilleuses !

— Ne soyez pas triste ; je suis certain que ce n'était pas un sale type.

— Ben oui ! Je vous interdis de le penser une seule seconde. Pour lui, sans doute n'existiez-vous pas. Nous avons tout partagé, alors il m'aurait forcément parlé de vous à un moment ou un autre de notre vie. Et puis il aurait pu me faire des confidences les derniers

jours ; il n'a jamais été dupe, et savait bien que sa fin était toute proche. S'il avait su pour vous... je le saurais aussi, c'est inévitable.

Yann junior avait accepté avec empressement l'invitation de cette femme qui, selon lui, aurait partagé la vie de son père. Mais dans ce cas, pourquoi n'aurait-il pas pu avoir d'autres enfants ? Les nombreux médecins que le couple avait rencontrés avaient tous été formels : une impossibilité de procréer. Une séquelle d'oreillons mal soignés était la cause la plus probable de cette anomalie, et c'était irréversible. Donc, soit Yann avait eu cette maladie après sa rencontre avec cette Clémence, soit il ne pouvait en aucun cas être le géniteur de ce garçon.

Elle irait voir le médecin de famille demain. Maintenant, elle aussi avait besoin de réponses. Ce pauvre Yann fils avait ouvert une boîte de Pandore. Elle le regardait à la dérobée et voyait à présent des similitudes de ses traits avec ceux de son mari. Mais sans doute que tout cela était orienté par son cerveau en ébullition. Elle songeait à ce genre de truc en cuisinant du lapin et de la purée. Une sorte de sourire bizarre lui parcourut les lèvres. Elle songea soudain que de ces deux choses en résultait le plat le plus aimé de son défunt mari.

Le garçon la suivait des yeux, et la bonne odeur qui émanait de sa cuisine lui amenait l'eau à la bouche. Elle était très belle, grande, élancée, mais si triste... Pourtant, le rictus qu'elle affichait par instants lui allait si bien ! Elle avait aussi des airs de sa propre mère : une preuve évidente que les hommes ne cherchent qu'un seul type de femme en toutes circonstances. Même si bien entendu l'une et l'autre ne pouvaient en rien être comparées. Elle allait, dans son univers, un monde que son père avait aimé, avait contribué à embellir aussi sans doute.

Ils prirent ensemble un apéritif, une des dernières bouteilles du « vin de pissenlits » qu'elle avait préparé pour lui. Le garçon lui assura que c'était excellent, et dans sa voix elle dénicha aussi

quelques intonations trop semblables au timbre de son Yann. Cette affaire tournait à l'obsession !

Pour ce dîner, il avait remonté sur ses avant-bras les manches de son pull léger. La peau visible laissait entrevoir un système pileux développé. Un réel contraste avec le souvenir qu'elle avait de celui de son... Oui, en cela ils étaient en totale contradiction. Alors elle respira un peu mieux : il faisait fausse route, à n'en plus douter.

Elle engagea à nouveau la conversation sur le sujet au beau milieu du repas, alors qu'elle lui servait un second verre de vin rouge.

— Votre mère n'a pas gardé d'amies ou d'amis ici, dans les Vosges ?

— Je crois que si, mais elle n'en parlait pas. Enfin, pas avec moi.

— Et vous ? Parlez-moi de vous : vos études, vos petites amies... à votre âge, vous avez sans doute aussi quelques conquêtes à votre actif. Je me trompe ?

Il lui jeta un coup d'œil et elle se tut. Cette femme avait un caractère si différent de sa mère... Elle osait poser des questions, attendant des réponses également.

— Mes études ne sont pas encore terminées. J'aimerais être avocat, et je fais tout ce que je peux pour y parvenir.

— J'aime que les jeunes s'investissent de cette manière. Vous avez bien raison ; la vie est déjà si difficile quand on a un métier, alors sans, je ne vous explique pas.

— Vous aimiez mon... votre mari ?

— Aimer ? Le mot est trop faible ! Je crois que c'est au-delà de ce vocable. Il était toute ma vie. La moitié s'en est allée avec lui. Et votre maman, que faisait-elle dans la vie ?

— Oh, elle a toujours travaillé. Elle était couturière à domicile. Les gens lui amenaient des ourlets ou des vêtements à coudre. Elle vivait comme ça. Je me souviens... elle fredonnait toujours en cousant sur sa machine. Je crois qu'elle était... non, que nous

étions heureux. Puis mes grands-parents lui ont laissé la maison et un peu d'argent. Cette saloperie de maladie l'a rattrapée avant qu'elle puisse enfin profiter d'un peu de temps libre.

— Je comprends ; je sais ce que vous ressentez. Je crois que c'est aussi mon pire regret : que Yann n'ait pas pu jouir d'un peu plus de calme. Il était trop souvent à son travail. Vous êtes donc en vacances en ce moment ?

— Oui, pour deux semaines encore.

— Il vous plairait de m'accompagner demain chez notre médecin ? Il saura nous dire si c'était possible... je veux dire si c'est possible que...

— Vous voulez dire pour que mon père soit mon père ? Que votre mari soit mon père ?

— En gros, oui. Moi aussi j'ai maintenant besoin de savoir. Vous avez jeté un pavé dans la mare, et les cercles qui se forment amènent des perturbations, des remous que je veux apaiser, pour vous et moi.

— Merci ! Mais vous savez, c'est loin, chez moi ; et faire le voyage deux jours de suite... je n'en ai guère les moyens.

— Si ce n'est que cela, nous... j'ai une chambre d'amis. Et puis venez ; je vais vous montrer tous les petits bonheurs de mon mari. Allons, venez !

Le jeune homme s'était levé. La table non desservie saurait bien attendre quelques minutes de plus. Elle le poussa vers une porte-fenêtre qui donnait sur une pelouse fraîchement tondue. Au fond, contre une haie d'ifs très grands, un joli jardin potager entouré de pierres de taille. Un bel endroit, bien aménagé. Puis une sorte de sentier pavé à la japonaise les dirigea vers le lac et un ponton de bois. Il ne manquait plus qu'un bateau ou une barque. C'était ce qu'il s'attendait à trouver au bord de la berge.

— C'est d'ici qu'il partait très tôt le matin pour aller pêcher sur le lac.

— Ah, il aimait donc la pêche à la ligne ?

— C'était sa passion ; la seconde après moi se plaisait-il à dire en plaisantant à ses amis.

— Vous aimez le poisson ? Il en attrapait de temps en temps ?

— Oui. Je vous montrerai des photos ; il les relâchait après les avoir figés sur la pellicule, ou dans son appareil numérique les dernières années. Venez, je vais vous montrer son grand bonheur. Il est là, dans ce hangar.

Le jeune homme était maintenant face à une petite merveille au moteur neuf. Bien au sec, le bateau de cinq ou six mètres de long ne risquait rien. Le gamin en avait plein les yeux. Marjorie voyait briller comme des reflets d'or et des paillettes dans les prunelles d'un bleu étrange. C'était d'un ton enroué qu'il s'extasiait devant l'engin.

— Mon rêve ! Mon rêve inaccessible... Mon Dieu, comme il est beau ! Vous ne l'avez pas remis à l'eau ?

— Non, et je dois dire que pour le moment j'évite même de venir ici. Vous savez, les souvenirs sont tenaces et douloureux encore.

— Je... je vous demande pardon ; je ne voulais pas remuer cette tristesse qui est en sommeil en vous.

— Ça va ; je crois que vous m'êtes plus bénéfique que je ne l'aurais cru. Et puis mon rêve à moi, c'était une fille ou un garçon comme vous. Si nous avions pu... notre enfant aurait un peu votre âge. Vous voyez, tout le monde a des envies, des rêves. C'est inévitable, bien sûr. Certains se réalisent, d'autres jamais : c'est la dure loi du monde.

— Vous frissonnez. Voulez-vous que nous rentrions ? Je voudrais bien voir ce docteur, demain. Vous me proposiez de me garder pour la nuit ?

— Bien sûr. Venez, je vais vous montrer votre chambre. Mais avant tout cela, montez sur la route et rentrez votre voiture ; elle ne doit pas passer la nuit sur un trottoir.

Il était allé chercher son véhicule, une vieille « Clio » d'un rouge criard. Elle avait souri en lui ouvrant la porte d'un garage

où deux berlines dormaient côte à côte ; la petite sienne trouva largement une place auprès des deux grandes sœurs. Il extirpa du coffre minuscule un sac.

Sur le lit, Marjorie avait posé une paire de draps et entreprit de le faire. Le garçon, courtois, lui donna la main. Il lui sembla qu'il avait un air joyeux. Quelle chance pour ces jeunes de n'avoir que l'insouciance de leur courte vie ! En sortant de la chambre, comme il se trouvait devant elle, elle le frôla. Un contact détonant. Il avait beau être jeune, il n'en était pas moins un homme. Et depuis un long moment son corps réclamait de plus en plus une présence masculine. Lorsqu'il s'effaça pour qu'elle sorte, le tissu synthétique de son corsage avait craqué. Une étincelle due à l'électricité statique des vêtements les fit sursauter tous les deux. Ils se sourirent à nouveau. Ce gamin avait un charme fou, un charme qui lui revenait d'un passé déjà décomposé.

Elle s'en voulait d'avoir de telles pensées ; ce n'était pas concevable. Pire encore, s'il était vraiment le fils de Yann, ce serait... elle détourna les yeux.

Les dossiers médicaux

Devant le film, au milieu du canapé, le jeune homme ne bronchait pas. Elle était restée vêtue de sa jupe et de son corsage. Ses yeux se fermaient presque tout seuls. Elle se tenait sur le fauteuil qui fermait l'angle le plus éloigné de la pièce. Les acteurs pourtant réputés ne parvenaient pas à la tenir éveillée. Yann, alors qu'elle piochait, avait tourné la tête vers ce corps de femme dont la silhouette lui rappelait quelque peu sa mère. Elle était... éblouissante de beauté, jusque dans son pré-sommeil. Son visage penché sur sa poitrine, elle se laissait aller tandis que ses cuisses serrées se relâchaient. Il ne voulait pas regarder, mais ses regards revenaient sans cesse inconsciemment sur ces deux fuseaux libres de tout bas.

La peau claire était une tentation, un supplice dont il se serait bien passé. Il n'osait plus faire un mouvement – même celui de respirer – de peur de l'éveiller brutalement. Elle avait ses bras sur les accoudoirs du fauteuil, et tout son être se tassait sur l'assise. Une fois de plus, elle remua ; sa cuisse gauche s'écarta davantage. La position de Marjorie ouvrait des perspectives visuelles au garçon. Pas moyen de retenir ces yeux qui se braquaient sur cette fourche que plus rien ne semblait vouloir cacher. Une culotte de couleur se nichait tout de même au fond de l'étroit couloir visible depuis le sofa.

Bon sang, il en bandait ! Réaction physique à cette vue explicite et d'un érotisme torride. Il n'avait pas souvent admiré un pareil spectacle. Cette femme admirable qui avait partagé la vie de son

père et qui aurait pu être sa mère... Il s'en fit la réflexion, mais son esprit, lui, ne l'entendait pas de cette oreille. Il n'aurait jamais eu une érection pour sa mère, mais Marjorie était une étrangère, finalement.

Un autre sursaut du corps de la belle brune dont la main avait remonté par inadvertance le bas de sa jupe. La dentelle du slip se montrait encore ; le cierge qu'il arborait gonflait sa braguette. Il tenta vivement de se concentrer sur le film. Bernard Blier y lançait ses répliques mythiques.

Pas possible de garder les quinquets rivés sur l'écran. Ils repartaient de nouveau vers ce centre de femme qui les tentait. Mon Dieu, si jamais elle revenait à elle, si elle voyait cette bosse dans son froc... que penserait-elle de lui ? Un saligaud, voilà ce qu'elle se dirait ! Un salopard qui bandait pour la veuve de son père ; inavouable, et surtout inacceptable. Un pervers qui ne pourrait plus se regarder dans une glace. Comment échapper à cette situation ?

Une sorte de sifflement sortait de la gorge de la belle endormie. Alors, mû par un réflexe, Yann se leva. Il se saisit d'un plaid sur le dossier du second fauteuil, s'approcha de la dormeuse, et en essayant d'être le plus discret possible il lui étendit la pièce de laine sur les genoux. L'honneur était sauf. La vue sur le sexe dissimulé sous une culotte ayant été obturée, il se remit à suivre « Les tontons flingueurs ».

Quant au bout d'un très long moment, en sursaut elle refit surface, elle ne posa aucune question sur la provenance de cette couverture en travers de ses genoux.

— Je me suis endormie, veuillez me pardonner. J'ai parfois des insomnies qui m'empoisonnent les soirées.

— Ce n'est pas grave. Je vais vous laisser ; j'aime aussi me coucher de bonne heure. Bonne nuit, Madame Sarran.

— Vous pouvez aussi m'appeler « Marjorie » ; il n'y a pas de honte, et puis j'aurai l'air moins... vieille. Ces « Madame » me font l'effet d'être au seuil du troisième âge, vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, Marjorie.

— Vous voyez, c'est si simple. Au fond du couloir des chambres, il y a une douche et des toilettes. Ne descendez pas cette nuit pour... enfin, faites comme chez vous.

— Merci à vous, et bonne nuit.

— Oui, bonne nuit.

Elle venait de se redresser ; il hésita un instant, croyant qu'elle avançait son visage pour une bise, il fit alors le pas en avant qui lui permettrait de poser ses lèvres sur sa joue. Curieusement, elle répondit à son bisou sonore. S'ils avaient été en pleine lumière, il aurait remarqué la rougeur de son visage. Pourquoi cette réaction à cette embrassade ? Elle avait failli tourner la tête pour aller chercher ses lèvres avec sa bouche. Quelle idiote ! Elle n'était plus qu'une vieille folle au milieu de son salon, une dingue qui avait envie d'un... d'un gamin. Mais son corps était tendu à l'extrême ; lui avait senti le mâle, et il ne s'y trompait pas.

Yann était plongé dans les draps frais quand le plancher du corridor se mit à craquer sous les pas de son hôtesse. Le bruit lui parvenait, feutré, et s'arrêta dès qu'elle eut franchi la porte de la chambre en face de celle où il était couché. Il attendit un court instant ; elle venait de ressortir dans le couloir alors qu'il s'était relevé. Derrière l'huis, par le trou de la serrure, il ne vit qu'une nuisette vaporeuse qui entrait à nouveau dans la piaule de l'autre côté du couloir. Il était aussi nu qu'un ver. Le cœur battant, il actionna la clenche. Le panneau de pin tourna sur ses gonds. En deux pas, il fut derrière celui où la belle venait de s'engouffrer.

Il fléchit sur ses genoux et colla son œil au trou de la serrure, devenu œilleton de circonstance. La femme était assise sur son grand lit ; sa peau claire apparut sous la lueur jaune d'une lampe posée sur la table de chevet lorsqu'elle retira sa nuisette. Le garçon voyait deux seins, pas spécialement gros mais bien plantés sur le torse nu. Puis elle leva une jambe qu'elle fit glisser sur le drap blanc. La culotte du salon avait disparu. Un buisson sombre était

légèrement plus haut que son sexe ; la femme passa une main dans les poils. Une fois de plus, la situation devenait... très chaude. Il espéra soudain qu'elle se touche, là sur sa couche, mais elle s'allongea et ses mains en conques vinrent un instant masser les deux globes aux tétons d'un brun sombre.

La queue du jeune homme avait repris un volume impossible à camoufler. Elle se tenait toute raide, remontant fièrement vers son nombril, mais le bras tendu de Marjorie venait de tourner pour fermer la lumière ; alors Yann reprit le chemin de sa chambre. Une lame de parquet craqua dans un bruit qui lui sembla épouvantable. Il se dirigea donc vers le fond du couloir pour donner le change. Dans les toilettes, il attendit quelques minutes, tira la chasse d'eau bien inutilement et ressortit.

Alors qu'il avançait dans le noir, il crut percevoir un obstacle. Une lampe s'alluma soudain, et il ne put que porter ses deux mains sur son bas-ventre.

— J'ai eu peur que vous ayez un problème...

Elle était là, debout. Un faisceau de lumière allait de sa tête à son ventre. Il se sentait comme un idiot avec sa trique encore conséquente, et Marjorie ne faisait rien pour le mettre à l'aise. Il ne pouvait pas tout cacher de cette bite qui bandait trop fort.

— Vous avez un problème, Yann ?

— Non... enfin, oui. Euh, non !

— Dites-moi ce qui ne va pas...

— Rien, je vous assure. Je retourne me coucher. Je n'ai pas l'habitude de votre maison ; le bois travaille toujours autant ?

— Sans doute, mais depuis le temps je n'y prête plus aucune attention. Vous vous êtes fait mal ?

— Mais non, non, rassurez-vous.

— Montrez-moi ça ; ne faites donc pas l'enfant. Vous souffrez ?

— Je... non, pardon ! Je ne... je ne souhaitais pas que vous me voyiez dans cet état.

— Venez, je vous raccompagne dans votre chambre. Allons, allongez-vous et laissez-moi vous soigner.

— Mais... mais...

Marjorie avait empoigné la bite sans plus de gêne que s'il s'était agi de celle de son mari. Ce jeune homme bandait, et il ne pouvait le faire que pour elle. Elle manipula le gourdin avec des gestes pleins d'égards pour lui ; elle avait tellement envie de cela... Quand elle se pencha, il sut qu'elle allait le prendre dans sa bouche, alors il ne lui fit aucune difficulté. La pipe était royale. Les lèvres qui suçaient sa pine étaient d'une étonnante douceur. Pourquoi, et comment avait-elle su ? Il ne voulait plus rien savoir, juste savourer l'instant présent. Se laisser faire, ne surtout pas l'effaroucher.

Aussi quand elle s'étendit sur le lit, laissant son long corps suivre le sien – mais toujours en gardant sa bouche sur le vit – il comprit qu'elle aussi attendait un geste, une caresse. Il se laissa coller, et quand elle fut assez proche, tout contre lui, il posa une main sur son ventre. Un long gémissement suivit ce mouvement osé. Lorsque les deux cuisses s'ouvrirent, il sut que la place dégagée allait accueillir sa tête. Posés sur le côté, tête-bêche, chacun broutant dans le jardin du voisin, l'affaire devenait torride. Les doigts masculins qui s'enroulèrent dans les poils soyeux firent éclater une gerbe de gémissements de la gorge de Marjorie.

Elle roulait des hanches sous cette langue qui avait, toute seule, trouvé un tracé que personne n'avait emprunté depuis des mois. Elle ondulait sous les effets pervers de cette baveuse qui s'entortillait, se débattait sur le clitoris. Ses mains qui n'avaient pas quitté le manche rigide malaxaient les bourses qui en assuraient la terminaison. Yann avait la sensation qu'il allait s'engloutir dans la bouche brûlante tandis qu'il insistait sur toute la longueur d'une fente totalement ouverte. Il salivait de sentir cette liqueur qui en coulait sans discontinuer. Elle avait l'air d'apprécier cette minette aux accents diablement coquins, et lui adorait la fellation

impromptue qu'elle lui prodiguait avec moult passages sur la hampe fièrement bandée.

Elle le laissa aussi la retourner comme une crêpe pour venir se placer sur son ventre. La bite plaquée entre leurs deux bedaines n'attendait qu'un geste de son maître pour investir la tour d'ivoire d'une vestale en manque de sexe depuis fort longtemps. Un seul coup de reins suffit pour qu'il encastre son vit dans cette chatte trempée. Une fois au fond, il oscilla très doucement, et elle attira sa bouche sur la sienne. Au moment où les quatre lèvres se soudaient, il recula lentement, lui donnant l'impression qu'il allait la laisser vide, mais c'était pour mieux réinvestir les lieux avec une violence inouïe, arrachant à la belle un cri de fauve blessé.

Elle le griffait, se tordant sous le joug de son jeune amant. Il profitait de cette situation et écoutait les plaintes rauques de cette femme qui hurlait son prénom au ciel de la chambre. Mais était-ce bien à lui qu'elle adressait ses prières à peine audibles ? Un Yann pouvait toujours en cacher un autre... Il fut le premier surpris de la sentir soudain inonder le lit d'un geyser craché du fond de son ventre occupé. Le jet puissant avait mouillé autant le baiseur que la baisée, les draps et le matelas : les femmes fontaines avaient une émule en Marjorie. Alors pourquoi retenir plus longuement son envie de jouir également ? Sa tête tout entière lui renvoyait l'image de cette furie qui s'accrochait à tout, qui lacérait de ses ongles rouge carmin tout ce qui s'approchait de ses mains. Il sentit sa semence qui, telle de la sève, montait dans la tige qui piaffait d'impatience ; les spasmes du plaisir eurent tôt fait de vider ses bourses.

Ils étaient repus, lui allongé sur elle, elle étirée sur la couche aux odeurs fortes de sexe. Il la laissa se relever. Mais la brune lui prit la main et l'obligea ainsi à la suivre.

— À la douche, mon gaillard ! Pas question de venir dans mon lit sans être propre.

— Je vous...

— Tu peux aussi me dire « tu », au point où nous en sommes...

— Comme tu veux. J'ai aimé baiser avec toi.

— Chut ! Je ne baise pas, moi... je fais encore l'amour. Le respect...

L'épouse du bon vieux médecin de famille, secrétaire à l'occasion, avait pris le rendez-vous avec un mot gentil. Dans le village, presque les trois-quarts des résidents étaient devenus au fil des ans des amis. Yann n'avait connu que lui, et Marjorie avait suivi. Alors quand ce mardi elle se présenta à quatorze heures avec un jeune inconnu, Yvonne afficha un sourire énigmatique. Elle savait bien que ce jeune homme ne pouvait en aucun cas être le fils de son amie, veuve depuis quelques mois. Un ami, un neveu, un parent ? Toujours curieuse, elle n'osait cependant pas poser de question à la brune. Mais elle saurait bien tout à l'heure.

— Ça va, Marjorie ? Vous vous remettez de cette cruelle perte ?

— Je n'ai pas le choix, Yvonne, vous savez. Mais ça va, le temps calme tout.

— Oui... mais quand même, à pas quarante ans, c'était trop jeune pour partir. Léon va en avoir fini avec son patient. Il arrive. Vous voulez quelque chose, un café pour patienter ?

— Non, merci. Tout va pour le mieux.

— Le jeune homme non plus ?

— Euh... non merci, Madame.

— Oh, vous n'êtes pas d'ici : personne ne m'appelle jamais « Madame » ; c'est « Yvonne », chez nous.

La brune n'avait pas relevé. Aucune envie de discuter avec elle de ce qui les amenait ici. De toute façon, elle saurait bien assez tôt, encore qu'elle s'avérât discrète en toutes circonstances. Un brouhaha venu du cabinet attenant à la minuscule pièce où les deux attendaient leur apprit que le médecin allait les recevoir. Du reste, quelques secondes après la porte s'ouvrit et un grand type aux cheveux blancs, portant des lunettes, leur tendait une main ferme et franche.

— Ah, Marjorie ! Eh bien, ça fait un moment que je ne t'ai vue. Bonjour, jeune homme. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ? À moins que ce ne soit monsieur qui soit malade. Il n'en a pas l'air, pourtant.

— Notre venue est un peu particulière, Léon. Nous voudrions savoir...

— Si je peux te le dire... je t'écoute.

— Ce garçon est le fils de Clémence Tisserant. Vous savez qui c'est ?

— Je crois me souvenir, mais elle est partie de la région très très jeune. Pas plus de dix-sept ou dix-huit ans, je pense ; elle allait en classe avec ton mari, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

— Oui, c'est ça, Monsieur. Elle fréquentait l'école du Phény.

— Donc c'était votre maman, mon garçon ?

— Oui, Docteur. Mais elle est décédée l'an dernier.

— Ah ! Donc un peu comme ton Yann, ma pauvre Marjorie... trop jeune, beaucoup trop jeune. Mais bon, je pense que vous voulez savoir quelque chose. Alors, votre question ?

— Ce jeune homme... s'appelle aussi Yann. Et il croit, ou pense qu'il pourrait être le fils de mon mari et de Clémence.

— Oh, je ne crois pas que ça puisse être possible, ça. Il était stérile, ton mari. Attends un instant ; ici, nous n'avons pas informatisé les dossiers de nos patients... disparus. Les nouveaux, oui. Je fouille dans mes archives... Alors, Sarran... Paul : non, ce n'est pas le même. Ah, voilà : Sarran Yann, fils de Gabriel et de Danièle Sarran.

Le toubib se retourna vers eux avec un air triomphant, satisfait de son rangement, de sa mémoire aussi. Il se mit à feuilleter un dossier en carton bleu. Tournant des pages et des pages, il finit par en extirper une de la pile impressionnante.

— Presque quarante années de médecine là-dedans ! Bien, voilà ce qui nous intéresse. La date des oreillons de ton mari... Ben il avait quel âge ? Voyons cela... Sa stérilité date des années quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-neuf. Il avait quoi ? Onze ou douze ans,

bien que nous n'ayons cherché les causes que bien plus tard. Vous voyez, jeune homme, le mal était déjà fait. Si Clémence a couché avec lui après sa treizième année, il ne lui était pas possible de vous fabriquer. Je suis désolé, mais c'était médicalement irréalisable.

— Vous... vous êtes sûr et certain que...

— Oui. Il vous faut chercher ailleurs la cause de votre venue sur terre, mon garçon. Désolé, je ne peux rien pour vous. Mais vous devriez peut-être parler avec d'anciens élèves du Phény ; ils sauraient peut-être vous guider, vous renseigner mieux que moi.

— Merci, Léon. Mais c'étaient des enfants d'ici, et moi je ne suis qu'une pièce rapportée. Je ne connais pas les élèves qui ont fréquenté l'école de mon mari.

— Oui... va quand même voir Gisèle, celle de « La Mauselaine » ; elle était à cette époque aussi avec Yann en classe. C'est la mémoire de notre village ; peut-être aura-t-elle quelques anecdotes à vous raconter.

— Merci, Docteur. Combien nous devons-vous ?

— Mais rien du tout ! Ça m'a fait plaisir de vous connaître et de revoir la jolie Marjorie... Heureux aussi de savoir que tu vas mieux, ma belle. Le choc a été rude pour nous tous, tu sais bien.

— Oui, merci encore, Léon. Vous n'auriez pas l'adresse de cette Gisèle ?

— Je pense que oui. Tiens ! Gisèle Thiébaud.

Le médecin écrivit une adresse sur un papier qu'il tendit à la brune ; celle-ci y jeta un coup d'œil, et les deux repartirent comme ils étaient venus. Mais la voiture prit non pas le chemin du retour, mais celui des pistes de ski du village. En mai, la saison était terminée depuis bien longtemps, et pourtant les exploitants des pistes avaient eu une idée de génie : de longues pistes de bob en ciment avaient été conçues pour que les touristes gardent la sensation des descentes. Et ça avait bien fonctionné. Il y avait toute l'année du monde à « La Mauselaine ».

L'adresse était celle d'un joli pavillon planté dans un décor de montagne. Un chien sortit de nulle part et arriva en jappant vers les deux intrus. Un homme environ de l'âge de Marjorie était sur le pas de la porte, en haut de quelques marches de bois.

— Couchée, Elysor, couchée ! N'ayez pas peur, elle n'est pas méchante. Elle crie plus pour se rassurer que pour vous faire fuir.

— Bonjour, Monsieur. C'est bien ici chez madame Thiébaud ?

— Ça dépend. Laquelle cherchez-vous ?

— Gisèle.

— D'accord. Oui, elle est là. Je vous l'appelle.

L'homme était reparti vers l'intérieur de la maison et la chienne restait à suivre des yeux les deux inconnus qui attendaient dans la cour. Une autre dame venait de passer le bout du nez par une fenêtre, et au bout de deux minutes elle descendait les marches.

— Bonjour. Je suis la femme de Yann Sarran, et ce jeune homme c'est le fils de Clémence Tisserant.

— Eh bien, c'est une réunion de souvenirs ! Mon Dieu... Clémence, que devient-elle ? Ça fait si longtemps que nous nous sommes perdues de vue. Quant à vous... notre pauvre Yann, si c'est pas malheureux, si jeune...

— Nous aurions, Madame, quelques questions... Enfin, le garçon là aimerait savoir...

— Entrons dans la maison, nous serons mieux assis pour discuter. Vous me renvoyez des années en arrière. Clémence... « la guêpe » ! C'était son surnom à l'école, à cause de sa taille tellement fine. Venez m'en dire un peu plus sur ce qu'elle est devenue. Mon Dieu, elle a un grand fils comme vous ! Je ne me serais jamais douté qu'un jour j'aurais des nouvelles de « la guêpe »... Je vous offre quelque chose à boire ? Un apéritif, peut-être... c'est l'heure, après tout. J'ai un vin de groseille ; vous me direz ce que vous en pensez.

— Vous êtes gentille, merci. J'ai pensé longtemps que ma mère, Clémence, avait eu une liaison avec monsieur Sarran, mais apparemment je me suis trompé.

— Yann avec votre maman ? Oh, ils étaient bons amis, mais je crois qu'elle avait surtout le béguin pour un autre garçon de l'école. C'est si loin déjà, tout cela...

— Je me prénomme aussi Yann, vous savez.

Gisèle versait un breuvage rouge dans des verres. Elle leva les yeux vers le gamin au bout de la table.

— Ben, y a rien de drôle là-dedans. Si ?

Le jeune homme tentait de suivre le cheminement de l'esprit de cette femme qui avait côtoyé sa mère, et vraisemblablement son père. Elle devait avoir des tas de secrets à lui narrer. Elle était dans ses souvenirs. Marjorie scrutait cette femme robuste, bien charpentée, mais pas vraiment grosse ; simplement solide, vosgienne jusque dans ses moindres mouvements. Elle leva son verre et le poussa vers ceux de ses hôtes.

— À la vôtre !

Les deux frappèrent leur godet contre celui de Gisèle. Le garçon trempa juste le bout des lèvres dans la mixture sucrée, mais terriblement alcoolisée. C'était suave, épais, mais pas mauvais. Les dizaines de questions qui venaient aux lèvres de Yann se figèrent, en suspens, et la femme le regarda de plus près.

— Un beau gosse qu'elle nous a fait là, notre Clémence. Yann ? Eh bien, comme son père alors ? Nous nous doutions tous qu'il s'était passé des trucs entre eux deux, mais personne n'en était certain. Vous êtes la preuve que nous avions raison.

— Mais ce n'est pas possible ; mon mari n'a jamais pu avoir d'enfants. Les oreillons, vous savez...

— Oui, nous les avons tous attrapés la même année. Et votre Yann, Madame Sarran, n'a pas eu de gosses à cause de cette saloperie ? Il faut dire aussi que son père, c'était un dur. Pour voir le toubib, il fallait être à l'article de la mort, chez le Gabriel ! L'année de nos onze ans, je m'en souviens comme si c'était hier. Bon sang, que c'était douloureux ! Il a trinqué plus longtemps que les autres, le gamin du Gaby...

— Alors comment est-ce possible que Clémence ait eu un enfant avec lui ? J'ai du mal à vous suivre, Gisèle.

— Avec lui ? Ah, mais vous n'y êtes pas du tout : c'est bien avec un Yann qu'elle a fricoté, notre guêpe, mais pas avec le vôtre.

— Comment ? Ma mère a connu ici un autre Yann ? D'où ce quiproquo ?

— Parce que vous pensiez que vous étiez le fils du mari de Marjorie ? C'est bien votre prénom ?

— Oui, Gisèle, c'est bien cela. Voilà qui va éclaircir enfin notre histoire, alors.

— Mais pourquoi n'est-elle pas venue me voir elle-même ? J'aurais été heureuse de la revoir, elle était sympa.

— Elle est décédée au début de l'année dernière. Et comme elle ne m'a jamais parlé de mon père...

— Ah, d'accord. Donc vous le recherchez. Mais qu'est-ce qui a pu vous faire penser que ça pouvait être Sarran, votre papa ?

— Un courrier que ma mère n'a jamais envoyé. Destiné à un Yann, auquel elle écrivait des choses très intimes. Elle a toujours refusé de me parler de ce père que je ne connais pas. Je ne le verrai jamais sans doute.

— Laissez-moi un peu réfléchir, vous voyez les années ont passé depuis les bancs de l'école primaire. Bien des gens sont partis aussi, la preuve... Clémence Tisserant, Yann Sarran et tant d'autres encore... je fais presque figure de rescapée.

— Vous... vous auriez un nom à me donner ?

— Je cherche le nom de famille de Yann, l'autre ; je suis certaine que ça va me revenir. Il y a eu une ribambelle de jeunes qui sont nés la même année, et ce prénom était à la mode. Je sais... Mougel ! Il s'appelle Yann Mougel, le garçon qui courait après Clémence.

— Vous savez quand il est mort, lui ?

— Mort ? Mais non ! Je crois me souvenir qu'il a épousé une fille de « La Bresse » ; il est parti chez les « corbeaux » [1]. À ma connaissance, il est toujours de ce monde. Enfin, je crois, mais je ne saurais vous en dire plus. Vous seriez le fils du jeune Mougel. C'est vrai que si on vous regarde attentivement... il y a un petit air. Je vous en remets une petite rasade de... Il est bon, hein !

La bouteille s'était à nouveau levée et avait rempli les verres. La poitrine de la brune allait éclater sous l'effet du cœur qui battait à l'intérieur. Elle respirait mieux de savoir que ce gamin avec qui elle avait passé une nuit n'était pas le fils de... son époux. Le poids qu'elle avait sur la conscience s'allégeait considérablement. Au troisième verre de vin de groseille, Marjorie était déjà un peu pompette. Elle abandonna le volant au jeune homme qui la ramena vers le lac et le chalet.

— Vous croyez que je peux aller voir ce... cet homme ?

— Nous irons après le déjeuner. Vous voulez bien encore le partager avec moi ?

— Bien sûr ! Vous êtes... formidable. Votre lapin d'hier, un pur délice.

— Oui ? Mais vous savez, à midi ce sera steak-frites ; pas vraiment de la grande cuisine.

— Je n'ai pas des goûts de luxe, et manger en votre compagnie est déjà un plaisir en soi.

« Galant, le jeune homme... et bon amant, si mes souvenirs sont intacts. Cette nuit valait bien un dîner et un déjeuner. »

— Il est des desserts dont je veux bien reprendre, plusieurs fois même !

1. La Bresse 88 est une région des Hautes-Vosges qui possède un large territoire sur lequel se trouve un lac : le lac des Corbeaux. Les résidents de ce lieu-dit sont surnommés « Corbeaux ». Par extension – et par raillerie aussi pour la solitude du coin ravitaillé par les corbeaux – tous ceux de la vallée surnomment les habitants de la Bresse « les Corbeaux » ; c'est très connu dans les Vosges.

— Ah, vous avez donc apprécié ?

D'instinct, ils avaient repris le vouvoiement. Marjorie se rendait compte qu'insensiblement elle aguichait à nouveau le garçon ; mais il avait une telle répartie, un tel aplomb, comme s'il l'avait toujours connue. Et puis le poids qui pesait sur sa conscience, Gisèle de « La Mauselaine » l'avait totalement levé. Dans sa cuisine le gamin buvait un autre apéritif pendant qu'elle s'affairait à frire les patates. La viande grillée aromatisait la pièce du chalet dédiée à la cuisson des aliments.

Si sa tête était comme dans du coton, elle se rendait compte que ses gestes avaient changé. Une tout autre signification qui tendait à séduire l'homme assis près d'elle. Ses hanches se tortillaient comme celles d'une midinette. Elle le regardait à la dérobée, et chaque fois elle surprenait les yeux de ce nouveau Yann sur ses reins. Sans doute avait-il lui aussi deviné qu'elle était une femme qui attendait quelque chose. Les mouvements pour dresser la table, les pas pour aller de la crédence à l'évier, tous ces déplacements anodins revêtaient désormais un caractère quasi sexuel. Aguicheuse, elle le savait, mais rien ne pouvait empêcher son comportement animal, celui d'une femelle en parade devant un mâle.

Elle avait déposé dans chaque assiette une pièce de viande odorante. Les frites croustillaient sous les dents du loup affamé qui dévorait autant des yeux que du bec. Elle avait un charme fou ; il ne put retenir sa trique. Comment ne pas bander devant un corsage qui se gonflait à chaque respiration ? Comment ne pas avoir envie de cette brune aux cuisses élancées et à la taille plutôt fine ? Elle aussi mastiquait avec élégance, lui servant du vin rouge qui se mariait de fort belle manière avec sa cuisine simple. Un vrai régal ! Le fromage – un munster fermier au parfum si particulier – accompagnait une laitue délicatement assaisonnée.

Elle souriait d'un air angélique. Marjorie semblait revivre. Pourquoi ? Elle ne se posait pas de questions. Elle se sentait bien face à ce jeune homme qui déjeunait avec appétit. Pendant que les cafés

coulaient avec une musique qu'elle n'écoutait que d'une oreille distraite, elle desservit la table. Yann avait toujours les regards rivés sur ses hanches qui se dandinaient à trois mètres de lui. Au moment où elle finissait de ramasser les miettes, le poignet du jeune homme saisit sa main. Elle ne chercha pas à la retirer. Il l'attira contre lui, sans se lever de sa chaise. Simplement, il repoussa son corps et son siège, et elle se retrouva en position assise sur ses genoux.

Elle ne se déroba pas non plus lorsqu'il vint simplement au-devant de sa bouche. Le baiser qu'il lui volait avait une saveur de renouveau. Les deux langues qui nouaient une nouvelle histoire se mêlaient si bien, si tendrement qu'elle se laissa emporter par ses frissons. Il avait déjà lancé ses doigts à l'assaut de sa poitrine et elle s'en trouva satisfaite. Qu'un jeune homme puisse encore la désirer... elle mit cela sur le compte du vin de groseille de Gisèle. Une manière comme une autre de se donner bonne conscience. Les paluches habiles n'avaient aucune intention de rester accrochées aux mamelles. Quand l'excursion se fit plus ciblée, que le bouton qui maintenait la ceinture de la jupe fermée sauta, elle savait que le dessert de ce midi, ce serait... elle !

Yann la releva gentiment en la tenant pas la taille. Il la souleva et elle fut déposée délicatement sur le tablier de bois où quelques minutes auparavant les plats se trouvaient encore. Dans la manœuvre, sa jupe avait coulissé le long de ses longues jambes. Elle se laissa étendre sur le plateau plutôt rude. Lentement, sans cesser de la regarder dans les yeux, il lui retira sa culotte ; et quand il lui releva les pieds pour les passer par-dessus ses épaules, elle comprit où il voulait en venir. Tout son corps était parcouru par une sorte de frémissement. Lui, sans se démonter, plongea tranquillement son visage tout entier vers son sexe qu'il avait mis en évidence. Sa langue, qui l'instant d'avant fouillait son palais, était maintenant aux abords d'un autre royaume. Les doigts qui écartèrent les deux pans de sa chatte étaient doux et délicats.

Instinctivement, comme pour le garder contre elle, elle avait placé ses deux menottes de femme sur la caboche masculine. La caresse intime que Yann débutait la tétanisait plus que de raison. Elle sentait monter en elle ce vent de folie des envies démentielles. Pas un grand calme, pas un temps d'attente : non, une nervosité appliquée, attentive à tendre tous les muscles de son être. Elle savait, reconnaissait la nature exacte des sensations que la langue lui distillait. Elle les appréhendait par avance, les anticipait, et finalement se laissait bercer par toutes ses crispations intenses.

Aucune once de révolte, aucun geste pour modérer les coups de langue, et surtout elle tenait toujours la tête de peur de la voir se retirer. Mais il n'en avait pas l'intention : il léchouillait cette blessure si suave, cette fente aux contours de velours, se perdant parfois dans la forêt de poils toute proche. Les cuisses restaient ouvertes, talons soutenus par deux larges épaules. Des gémissements remplaçaient le chuintement de la cafetière. Marjorie se tordait sous la limace visqueuse qui s'engouffrait loin en elle. Sa poitrine montait et descendait au rythme soutenu de la caresse du garçon.

D'autres parfums se mélangeaient désormais tout autour de ce couple, tout autour de ce jeune homme qui s'évertuait à faire crier sa complice du moment. Un doigt venu renforcer la langue trouva un chemin bien mouillé pour se glisser dans l'ornière rose. Puis, enduit d'une huile corporelle propre à Marjorie, le visiteur de ce début d'après-midi se lova gentiment dans le sillon qui séparait les deux fesses. Elle n'eut qu'une légère crispation lors de ce voyage vers un autre tunnel.

Pourtant, bien que sachant le but de cette manœuvre, la brune bloqua sa respiration. Elle avait d'instinct compris que ce sentier inusité allait recevoir une visite. Elle n'en avait pas toujours gardé des souvenirs... d'extase, mais cette fois l'intrusion se fit sans aucune douleur. Le majeur qui investissait sa grotte était infiniment doux. Il ramona un long moment, formant des cercles afin d'assouplir les

muscles. Elle avait relâché depuis longtemps sa pression et reprit une respiration régulière.

Le visage se redressa au-dessus de son ventre ; elle sut que l'heure était venue de se sentir femme à part entière. La chose qui battait son flanc était presque brûlante. Les deux jambes redressées, cette fois contre la poitrine de Yann, il lui avait avancé le buste au bord de la table. Elle sentit le dard pointer vers cette cible qu'il avait si habilement fait suer. Elle ressentit comme un coup de poignard alors que d'un seul jet il venait de se planter en elle. Ses lèvres vaginales écartelées par le passage de la queue, elle ne put que pousser un râle, puis il la besogna sans à-coups, avec maestria, lentement, plus vite parfois, calquant ses mouvements de reins sur ses plaintes.

Elle adorait cette manière à la fois rude et aussi tendre de la pénétrer. Elle sentait les premiers effets de cet assaut monter en vagues de son ventre. Quand, au cours d'une reculade pareille aux autres elle se retrouva vide, elle ne comprit pas de suite que la bite tentait une autre approche. Butant contre l'œillet distendu par le majeur, il lui fut aisé de s'empaler tout entière dans ce fondement accueillant.

En fermant les yeux, Marjorie pensa que cette fois ça risquait d'être douloureux ; mais le bougre savait s'y prendre, et les doigts qui avaient parcouru la moitié de tous ses sentiers revinrent en force sur son clitoris. Il se mit en devoir de la pistonner copieusement tout en la masturbant vigoureusement. Et là, soudain des étoiles sous les paupières, la brune sentit que son esprit se détachait de son corps. Ses bras en avant, elle s'agrippait à tout ce que ses ongles accrochaient. Sa tête se berçait dans tous les sens.

Un instant béni, un instant de paradis, elle se retrouva dans un monde qu'elle avait oublié, un monde fait de couleurs, de senteurs et de tant de bonheur. Le magicien qui la forçait y mettait tout son cœur, toutes ses forces, et elle se pâmait d'aise sous les coups de boutoir de ce type, encore inconnu hier. Son corps suivait

et s'emballait ; il voulait sa part de jouissance. Elle adorait ce renouveau, ce printemps des sens. Ce gamin était une fontaine de jouvence, un élu sans doute qui lui était envoyé par son mari... enfin, elle voulait s'en persuader !

À la recherche de soi

Le café n'avait pas refroidi ; dans les cafetières, il est aisé de le garder chaud. Pourquoi un sentiment de honte envahissait-il la brune alors que le garçon avait l'air si heureux ? Elle pensait que rien ne sortirait de bon de ces voluptueux corps-à-corps, mais c'était si bon de se sentir revenir à la vie, de se savoir désirée... C'était se rendre compte qu'elle plaisait encore, qu'elle pouvait aimer, que tout n'était pas éteint chez elle. Un long hiver qui venait de prendre fin, peut-être ? Et un autre Yann venait de lui ouvrir le chemin, celui d'un second souffle, arrivé à point nommé dans son univers trop solitaire.

Ils allaient allés voir ce Mougel, un Yann aussi. Encore un qui croiserait sa vie de femme. Décidément, ce prénom la poursuivrait toute son existence ! Si ses sens étaient apaisés, le garçon, lui, restait souriant. Du reste, les tasses de café fumantes, ils étaient toujours tous les deux aussi nus que pendant leurs folies corporelles. L'image qu'elle donnait, son anatomie plaisante, fit que Yann se remit à bander sous les yeux de Marjorie.

— Tu es donc infatigable ? Mais c'est vrai que tu es si jeune encore ! On doit t'avoir déjà dit que tu es beau, non ?

Il n'avait pas envie de répondre. Que dire, du reste, à une pareille phrase ? Elle passait devant lui, et son envie d'elle redevenait si... visible.

— Tu veux un autre café ?

— Non, merci, mais...

— Oui, dis-moi ; tu as besoin de quelque chose ?

— Si tu pouvais...

La frimousse de Marjorie avait suivi les yeux du jeune homme ; elle avait saisi : c'était si flagrant ! Alors avec entrain elle s'agenouilla aux pieds du gaillard qui avait une trique d'enfer à nouveau.

— C'est ça que tu attends ?

— Humm...

Il avait juste émis un grognement quand la main avait encerclé sa queue. Puis la bouche avait longé la hampe raide. Il appréciait cette caresse buccale qu'elle entreprenait avec zèle. Elle fit glisser sa langue le long du mât pour mieux la faire remonter tout en maintenant les bourses entre ses doigts fins, puis elle mit ses lèvres en cul de poule pour entourer l'objet tendu. N'en pouvant plus de cette incroyable tension, il se mit à mimer les mouvements d'un coït ; et curieusement elle suivait les gestes, gardant l'engin bien enfermé entre ses dents, sans mordre. Elle le laissa faire alors qu'il lui tenait les tempes pour pousser son sexe dans cette autre forme de possession.

Elle avait aussi l'autre main qui maintenant effleurait les fesses, mais la position assise ne facilitait pas ce qu'elle voulait faire. Il avança légèrement son bassin au bord de sa chaise ; alors les doigts fouillèrent à l'identique le sillon de l'homme. Il râlait ! Personne ne lui avait jamais prodigué ce genre de câlin. Le même qu'il avait réalisé sur cet endroit commun aux femmes et aux hommes. Il frémit doucement en sentant un promeneur solitaire s'aventurer sur son anus, et le drôle se mit à tourner sur l'œil sombre que personne n'avait jamais franchi.

Quelques secondes après il tressaillit en sentant que la porte était forcée, mais il ne recula pas et elle put tout à loisir s'enfoncer dans ce qu'il avait de plus intime. Il ne revenait pas de son audace ! Elle n'en croyait pas ses sens de ce qu'elle réalisait. Elle avait l'index totalement enfoui dans ce canal souple et il ne faisait pas un geste pour l'arrêter. Un vrai délire s'empara des sens de Marjorie.

Son corps tout entier lui ramenait des contractions inouïes. Elle se sentait fondre tandis qu'un liquide clair coulait le long de ses cuisses. Yann se laissait faire comme... un gosse.

Mue par une frénésie inconnue, elle approcha sa langue de la caverne encore occupée par son doigt ; elle fit le tour de l'orifice, et lorsqu'elle retira ses phalanges il se frotta contre elle. La baveuse pourtant inexpérimentée dans ce domaine entra à son tour dans l'endroit laissé vacant. Yann était secoué par de longs spasmes et ne cherchait qu'à la garder là où elle avait voulu aller toute seule. Jamais il n'aurait cru qu'une telle caresse fût possible. Pas plus qu'il n'avait connu un pareil bonheur : toutes les terminaisons nerveuses de son corps étaient en alerte.

Il sut que quand elle se donnait, Marjorie ne faisait pas les choses à moitié ; et alors qu'il pensait tout contrôler, une longue giclée d'un liquide blanc et poisseux s'échappa de son vit. Cette traînée de sperme lui zébra le ventre. La femme stoppa sa fouille pour venir de la pointe de sa langue tracer un trait dans sa liqueur. Elle en cueillit une bonne partie entre ses lèvres et, se redressant, elle colla sa bouche sur la sienne. Ce mélange de salive et de sperme au goût piquant vint encore ajouter une sorte de piment à ce baiser incroyable.

Cette femme l'avait totalement vidé ; et il se trouvait bien. Dans sa peau, dans sa tête. Elle lui avait fait des trucs qu'il n'aurait jamais osé imaginer. Il avait encore beaucoup à apprendre en amour, sans doute ; soudain il comprit la différence entre baiser et faire l'amour. Marjorie possédait ce don fabuleux d'être une amante d'exception et une maîtresse experte. Son mari avait dû avoir une belle vie à ses côtés. Il se mit à souhaiter de rencontrer lui aussi sa « Marjorie » avec qui partager autant de secrets. Après ce second round, ils avaient pris ensemble une douche.

— Bon, et si nous montions à « La Bresse » pour voir Yann Mougel ?

— Je te suis ! Tu es un bon guide, et tu sais où aller. Alors...

— Par contre, tu conduis : j'ai les jambes un peu lourdes. Il faut dire que depuis hier, j'ai refait des exercices que je ne réalisais plus depuis... très longtemps.

— Tu es merveilleuse. Incroyable femme des Vosges ! J'ai découvert tellement de choses grâce à toi...

— Je crois que tu m'as ramenée à la vie, également ; nous sommes donc quittes, qu'en penses-tu ?

— Ben, à vrai dire, j'aurais aimé passer encore un peu de temps près de toi.

— « Coucher encore », tu veux dire ? Tu es donc insatiable ? Nous verrons bien ce que l'avenir nous réserve ; après tout, tu n'es pas si pressé de rentrer sur Luxeuil, non ?

Un sourire était apparu au coin des lèvres du garçon. Une promesse de passer encore un peu de bon temps. Ce qui était pris ne serait plus à prendre. Et le corps de cette déesse valait tous les détours. Tout chez elle inspirait l'amour, pour ne pas dire l'envie. De la racine de ses cheveux aux ongles de ses orteils, elle donnait l'impression d'être née pour le sexe. Il n'aurait jamais imaginé qu'une femme puisse se servir de ses atouts comme elle l'avait fait ; et ça... c'était la cerise sur le gâteau !

— Tu tourneras à droite au carrefour, direction « La Bresse ». Surtout, fais bien attention : il y a quelques virages très dangereux sur cette route, et les gens du cru se croient chez eux et ont tendance à couper les lacets. Soyons prudents.

— Bien, Madame ! Je suis à vos ordres.

— Arrête de dire des âneries, tu veux ! Regarde la route au lieu de lorgner sur mes cuisses.

— Ce sont les plus belles jambes que je n'ai jamais vues.

— Pourtant, tout le monde s'accorde à dire que ta mère était une très jolie femme.

— Ça oui ! Mais c'était ma mère... donc respect. Pas question de toucher.

— Je comprends. Tu penses donc que je n'ai pas besoin d'être respectée, moi ?

— J'ai mal formulé ma pensée. Un fils, un bon garçon n'a pas envie de sa mère, ou alors c'est un salopard. Et j'avoue que je suis heureux que tu ne sois pas ma mère, ni même la femme de mon père.

— Attention, nous allons arriver au centre du bled. Tu t'arrêteras dès que nous trouverons un passant. Je lui demanderai notre chemin. Tiens, le vieux monsieur, là...

— Celui-là ?

— Oui. Monsieur, s'il vous plaît ? Pourriez-vous nous indiquer le chemin de « La grange Foulon » ?

— Ah, ma petite dame, vous continuez tout droit encore cinq cents mètres, et au croisement c'est la route juste sur votre droite. Il n'y a plus qu'une maison par là-haut.

— Vous connaissez bien le coin, on dirait.

— Je suis un peu né ici. Et sans vouloir être indiscret, vous cherchez qui ou quoi ?

— Nous allons chez monsieur Mougel... Yann Mougel.

— Alors c'est bien ça. Vous lui direz que Jean-Michel vous a mis sur le bon chemin.

— Merci, nous ne manquerons pas de faire votre commission.

La voiture tressautait sur une route empierrée. Des nids de poule ici ou là obligeaient le conducteur à faire d'importants écarts. Ils roulaient au pas. De loin, Marjorie vit la baraque au toit de tuiles rouges qui semblait adossée à la montagne toute proche. Sa forme trapue laissait entrevoir le corps d'une vieille ferme remise au goût du jour. Massive, trapue, elle arborait fièrement des murs de pierre d'une largeur imposante. Chaude en hiver et gardant la fraîcheur en été, un havre de paix couleur locale. Un endroit dont le propriétaire ne se montrait pas. Les deux étrangers sur ce lopin de terre cherchaient à en deviner la présence.

Quelques poules criardes filaient dans la cour. Un chat gris sur une fenêtre releva les paupières juste le temps de voir que les arrivants n'avaient pas de mauvaises intentions. Toutes les fenêtres, tous les volets, étaient neufs ; du PVC qui tranchait avec les murs de pierres dont les joints étaient apparents. Une belle demeure, dans un style bien des Hautes-Vosges. Yann s'approcha du potager parfaitement bêché. Quelques arbres fruitiers au feuillage vert gardaient encore des vestiges des fleurs qui annonçaient de beaux fruits pour l'automne.

Tout au fond du verger, une silhouette bleue tourna son regard vers les intrus. Cette forme grandit rapidement : un homme à la stature imposante – à l'image de sa maison – revenait d'un pas assuré vers le couple.

— Bonjour, Messieurs-Dame. Je peux quelque chose pour vous ?

— Bonjour. Est-ce que Yann Sarran vous dit quelque chose ?

— Sarran ? Je veux, oui ! Mais il est... alors, c'est pourquoi ?

— Vous avez fréquenté l'école du Phény ?

— Oh, c'est si loin tout cela... Comme le temps passe ! Mais qui êtes-vous ? Des parents de Yann ?

— Je suis son épouse, oui. Et je vous présente le fils de... Clémence Tisserant.

À l'énoncé de ce nom, les sourcils de l'homme avaient froncé. Il se souvenait sans aucun doute de cette femme.

— Yann... Clémence... Mon Dieu, les souvenirs reviennent comme des vagues. Et que puis-je pour vous ? Je crois que votre mari n'est plus avec nous.

— Oui, depuis l'automne. Et Clémence non plus. Morts les deux l'année dernière.

— J'en suis bien désolé pour tous les deux. C'est vrai que c'était mes amis ! Mais comment m'avez-vous trouvé ?

— C'est Gisèle, de « La Mauselaine » qui nous a donné votre nom et, ma foi, les gens du village semblent tous vous connaître. Votre ami Jean-Michel nous a indiqué votre maison.

— Alors, venez vous rafraîchir à l'intérieur. Ne regardez pas trop, vous êtes chez un vieux garçon. Je n'ai jamais été marié.

Dans la cuisine, tout était pourtant en ordre. Rien ne traînait, et une immense cuisinière émaillée avec ses cercles d'acier n'attendait plus que les marmites. Le gamin, qui n'avait plus dit un mot depuis son bonjour, avait les quinquets qui surfaient sur tout ce qui les entourait. Il restait sur ses gardes, suivant l'homme au pantalon de velours brun-or qui posait des verres sur une table costaude. Lui ne se privait pas non plus de reluquer sans vergogne – mais d'une manière correcte – les formes de la femme de son ami. Elle devait être de leur âge, et était d'une beauté stupéfiante.

Le gamin qui accompagnait cette pouliche avait un petit air de Clémence. Ah, Clémence... Une fille qu'il avait aimée. Au point de n'avoir plus jamais eu envie d'en connaître d'autres depuis sa fuite. Et là, apprendre comme ça que l'amour de toute une vie était sous terre... il avait pris une véritable gifle.

— Donc vous êtes le gamin de Clémence. Eh bien, c'est vrai qu'il y a des traits d'elle en vous.

— ...

— Que vous a donc raconté notre bonne Gisèle ? Pour qu'elle vous envoie ici, ça devait être rudement important.

— Je me prénomme... Yann.

— Oui, un prénom courant chez nous, enfin pour nous les anciens. Le mari de Madame, moi, et plein d'autres également ; un phénomène de mode que nos parents ont suivi à un moment dans leurs vies.

— Je voudrais... si vous me le permettez, vous montrer ceci.

De la poche de son pantalon, le garçon avait fait jaillir une feuille de papier qui glissa sur le bois verni de la table. Tout d'abord, l'homme regarda le rectangle écrit, sans comprendre. Puis sa main énorme s'en saisit. La missive dépliée, il était perdu dans une lecture attentive du billet. Au fur et à mesure de l'avancée de ses yeux sur la lettre, ses mains tremblaient.

— Mais... mais, je ne savais rien. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais... enfin, je l'aurais rejointe. J'ai passé ma vie à l'attendre, à l'espérer. Et puis voilà que ce foutu papier me donne un coup. Un deuxième coup dans la même journée.

Une larme était apparue aux coins des yeux bleu délavé de l'homme. Ses deux mains se cramponnaient au tablier de bois.

— Mon Dieu ! Mais pourquoi ? Vous seriez donc mon... vous êtes ? Tu es, je ne sais plus ce que je dis ! Je dois digérer ces nouvelles. Ce n'est pas possible. C'est donc parce qu'elle était enceinte qu'elle a si brusquement disparu ? Personne, je vous le jure, personne n'a su où elle était partie. Et voilà que j'aurais un fils. Je peux vous regarder ? Mon Dieu, c'est vrai que vous lui ressemblez tellement... Et vous, votre prénom, Madame ?

— Marjorie. Marjorie Sarran.

— Alors Yann serait mon... mon petit ? Elle n'a jamais donné signe de vie, je n'ai jamais compris pourquoi. Vous savez, j'ai aimé votre... ta mère comme un fou, comme un dingue, et nous n'avons... juste une fois. C'est dingue ! Vous vous rendez compte ? Une seule nuit passée ensemble et la voici qui ressurgit, des années plus tard avec les traits d'un fils.

— Je comprends votre désarroi ; la vie nous réserve des choses, parfois.

— Je veux tout savoir de vous... je peux vous dire « tu » ?

— Ben oui, je crois que vous êtes ce père dont j'ai toujours rêvé ; j'ai toujours voulu savoir, mais maman ne m'a jamais parlé de vous. Mais je suis heureux d'être là ! Près de vous.

— Oh, dis-moi « tu » aussi, s'il te plaît. Nous devons faire connaissance tous les deux. Je veux tout savoir de toi et que tu m'emmènes voir où Clémence repose.

— Un temps j'ai cru que Yann Sarran était mon père. C'est Gisèle qui nous a dit qu'il existait un autre Yann qui avait fréquenté maman.

— Je suis content que vous soyez venus tous les deux. Votre mari et moi avons fait les quatre cents coups... mais Clémence et moi, c'était... c'était comme un coup de foudre. Je l'ai aimée de suite, et longtemps sans rien lui dire. Puis un soir en revenant d'une pêche aux écrevisses... nous avons... juste cette nuit-là. Mon Dieu, pourquoi ne m'a-t-elle jamais rappelé ? Comme j'aurais été content de l'épouser ! Tenez, regardez, voyez-vous cela ?

L'homme avait saisi dans un tiroir un sachet de cellophane. À l'intérieur, une mèche de cheveux.

— Les cheveux de ta maman. Tu vois, je les ai gardés tout ce temps. J'ai toujours espéré qu'un jour elle me reviendrait.

— Bon. Eh bien si vous voulez, Yann me ramène chez moi et il reviendra avec sa voiture. Vous pourrez passer un peu de temps tous les deux. Vous n'avez sans doute pas besoin d'une chandelle pour vos retrouvailles. Du reste, vous pouvez aussi venir me déposer chez moi. Avec votre... fils, je veux dire.

— Ne soyez pas si pressée. Je vous remercie de m'avoir ramené mon garçon.

— Mais je n'y suis pour rien, vous savez. Il est venu à moi, et j'avais aussi besoin de savoir. Un moment j'ai pensé qu'il pouvait être le fils caché de mon mari, mais nous n'avons jamais pu devenir parents. J'imagine donc le choc pour vous, mais également ce bonheur de voir débarquer un enfant dans votre vie, même si longtemps après... vos amours avec sa mère. Mieux vaut tard que jamais.

— Oh, reste, Marjorie. Reste encore un peu... je veux bien partager mon bonheur avec toi. J'aurais aimé aussi, même un court instant, que tu sois ma mère.

Elle savait pourtant que ce qu'ils avaient eux deux partagé ne serait plus jamais filial. Le sexe, l'envie de lui était toujours là, moins violente mais plus pernicieuse, et elle ne voulait pas avoir de regrets ou de remords. Dommage qu'il n'ait pas aussi pris sa voiture pour venir ici. Le père avait les yeux mouillés et s'efforçait

de digérer la nouvelle, mais un trop-plein débordait de son cœur. Pour le moment, il n'avait sans doute pas vraiment réalisé, mais il allait analyser la situation, et finalement le voyage vers Gérardmer que ces deux-là allaient faire serait un bon moyen de mettre à profit ce laps de temps pour faire le point.

Il se décida à attendre seul le retour de ce fils tombé du ciel. Dans le véhicule, le gamin ne tenait plus en place ; il roulait trop vite et se fit vertement tancer. Tout à son bonheur, il aurait bien pu faire une bêtise sur la route. Marjorie, elle, revoyait en boucle les réactions de cet inconnu. Tout comme son mari, il avait voué tout son amour à une seule femme. Le jour où il venait d'apprendre l'existence de son fils, c'était aussi celui de voir son cœur déchiré par une absence impossible à combler. Les morts ne revenaient jamais de leur paradis.

Lors du retour, l'exubérance de Yann avait irrité Marjorie. Il avait pris congé rapidement, presque sans la saluer. Il n'avait que son père en tête, ce qu'elle pouvait comprendre. Pourtant le chalet lui parut tellement vide après son départ... elle aurait presque dit « sa fuite ». Le jeune homme, l'esprit ailleurs, avait même omis un bisou sur ses joues ; la fierté de la brune en prenait un bon coup. Aurait-elle souhaité une fois de plus faire l'amour avec lui ? Cette idée avait un court instant traversé son esprit, mais pas question de faire à nouveau le premier pas.

Les feux de la voiture qui disparaissait au coin du portail lui apportèrent un coup de blues. Cette sensation de solitude, de perdre encore une partie de son âme. Elle en venait à se dire qu'elle aurait préféré qu'il ne rencontrât pas ce Mougel. Une fois de plus elle se réfugia dans son univers résineux, et assise sans bouger dans un salon trop parfaitement rangé, elle se prit la tête à deux mains. Une envie d'avaler un alcool fort, quelque chose de costaud, avancer ou tenter de le faire arriver plus vite, une façon d'oublier encore !

Combien de mini-verres de mirabelle avait-elle bus quand elle comprit que le téléphone de la cuisine lui vrillait les tympans ? D'un

pas lourd, elle revint pour s'en saisir. Le son strident cessa avant qu'elle l'eût atteint. Puis la lumière rouge d'un message, comme pour la narguer, se mit à faire comme des flashs devant elle.

— Bonjour. C'était pour te dire que j'étais bien arrivé. Mais apparemment tu es sortie. J'ai oublié de t'embrasser avant mon départ. Alors ne m'en veux pas. Je reviendrai te voir, si tu le désires. J'ai... j'ai aimé ce que tu m'as donné. Je ne suis pas un habitué de ce genre de situation, mais je sais que tu as été fabuleuse. Jamais personne ne m'avait rendu aussi... heureux. Je suis chez mons... enfin, mon père. Et tu vois, je me sens bizarre, comme si j'avais un regret que ton Yann ne soit pas mon... bon, tu comprends sans doute ce que je veux te dire. Rappelle-moi s'il te plaît.

Une seule pensée pour ce gamin, et le grognement qu'elle proféra semblait vouloir dire « petit con ! » Elle reposa l'appareil sur sa base. Non ! Elle ne rappellerait sûrement pas. Son ventre pourtant lui hurlait qu'elle devait le faire. Il aurait aimé, lui, une autre visite alors que son esprit s'engluait dans son refus.

Au bout de trois jours, Marjorie avait repris son train-train habituel, mais elle avait tenu bon et, murée dans un mutisme total, avait mis un point d'honneur à faire fi des réclamations de ses hormones. Ses mains – du moins pour un temps – avaient apaisé son corps qui maintenant retrouvait un goût certain pour le sexe. Faire l'amour avec ce jeune homme s'était avéré finalement être un remède pire que le mal. Avant, elle pouvait y songer sans que cela devienne impérieux ; désormais, les sensations retrouvées ne s'éloigneraient plus de son esprit. Elle avait réappris le verbe « aimer », et faire l'amour devenait indispensable à son équilibre. Son seul problème, c'était d'avoir sous la main, l'élément essentiel permettant une bonne réalisation de ces envies. Elle se surprit à sourire en songeant qu'elle aurait apprécié... juste la queue, sans le bonhomme qui irait avec celle-ci.

Un mois que Yann junior était reparti. Elle n'avait pas répondu à son message, et pourtant les mains, les caresses de ce garçon

la hantaient encore chaque soir. Son jardin mobilisait toute son attention : tondre la pelouse, semer ou repiquer des légumes dans son potager, un bon moyen de se remettre en silence de toute cette aventure. Elle l'avait cru au début. Et si pendant quelques heures son esprit avait déconnecté d'une réalité plutôt sinistre, il se reboutait chaque fois qu'elle revenait dans les endroits où elle avait... forniqué avec le jeune homme. Elle analysait ses attentes, comprenant que seules ses tripes quémandaient des câlins.

Elle venait de plonger avec délice dans sa baignoire, délassant ses muscles endoloris par de trop longues stations à genoux ou accroupie. L'eau tiède et les sels de bain formaient une mousse épaisse de laquelle seuls émergeaient ses seins. Elle ne les touchait pas, se contentant de penser à... et sous ses yeux les tétons durcissaient, s'allongeant tout seuls. Étendue dans la vasque de porcelaine blanche, Marjorie voulait juste un peu de paix. Elle replia ses gambettes, et sa tête tout entière disparut sous la mousse et l'eau. Quelques bulles montaient de l'endroit où elle s'était immergée.

Un grand moment plus tard, la serviette qui frottait son dos ralluma la chaudière, et elle se crispa pour ne pas se tripoter. Non ! Décidément, son désir de sexe s'accentuait et devenait incontrôlable. Alors, prise par un tourbillon de folie, elle se mit en tête de sortir. Une jupe sombre, un corsage juste un soupçon plus clair et elle fut prête à quitter la maison. En montant dans sa petite berline, elle se surprit à lui préférer celle qui n'avait plus roulé depuis que son mari l'avait remisée là.

Le ronron du puissant moteur propulsait maintenant l'engin à une vitesse supérieure à celle permise. Marjorie n'en avait cure. Elle appuya sur un bouton, et en roulant le toit se replia dans le coffre. Le vent se mit à jouer dans ses cheveux. Elle fonçait sur une route à quatre voies, sans but, et sans penser à rien. Quand elle réagit enfin, elle était bien loin de son domicile ; mais la petite route qu'elle empruntait depuis quelques minutes, pourtant elle la connaissait. Là-haut, la cour d'une ferme rénovée l'avait attirée comme un

aimant. Pas de voiture visible dans cet espace où vaquaient des poules, les mêmes que la première fois. Et le type en bras de chemise, qui sur le pas de la porte regardait d'un air suspicieux la grosse bagnole arriver, elle le reconnaissait également.

— Ah, c'est vous, Madame Sarran ? Je ne reçois guère de visite, et encore moins de gens avec ce genre d'engin.

— C'est – enfin, c'était – celle de mon mari. Votre fils va bien ? Il n'est pas là ?

— Non. Il a repris sa vie. Vous savez, ses études, la maison de sa mère... Il est grand et n'a pas réellement besoin de moi. Mais j'avoue que depuis qu'il est apparu dans ma vie, je me sens... seul, vieux, pour ne pas dire inutile.

— Je connais cela aussi, vous savez ; mon Yann me manque et je tourne en rond dans ma tanière, alors j'ai eu envie de rouler, n'importe où, n'importe comment, sans vrai but.

— Alors c'est le hasard qui vous a ramenée ici ?

— Le hasard ? Je ne sais pas. Mais je vous dérange, sûrement...

— À notre âge, les jolies femmes ne nous dérangent plus : elles nous inquiètent. Je venais de finir de m'occuper de mon potager, alors je ne suis guère présentable. Tout transpirant et suant de partout, je dois vous offrir une piètre image de moi.

La brune sourit. C'était vrai que de fines gouttelettes de transpiration coulaient sur le font du bonhomme. Il portait un pantalon de toile bleue, noirci aux genoux.

— Entrez un instant, je vais me sécher ; ici, on attrape facilement la crève, même en cette saison. Mais vous êtes comme moi Vosgienne, et vous le savez mieux que quiconque.

Tout en discutant, l'homme avait ouvert la porte de la cuisine. Il s'effaça pour laisser pénétrer Marjorie dans la pièce fraîche.

— Tenez ; je vous sers un verre et je vais me changer.

— C'est bon. Allez d'abord vous sécher et nous boirons ensuite ; je n'ai pas une soif aussi impérative.

— Merci. Ça ne sera pas bien long.

Yann était déjà devant une autre porte, celle de la salle de bain sans doute. Il n'avait pas même pris la peine de refermer derrière lui. Une seconde plus tard, un bruit d'eau parvenait à la brune qui attendait debout dans la cuisine. En faisant un pas vers la porte-fenêtre qui donnait sur le verger, elle passa devant cette ouverture et stoppa net son mouvement : l'homme entièrement nu se frictionnait le torse vigoureusement. Tout d'abord elle pensa que c'était un ours qui se trouvait derrière la porte.

Elle le voyait de profil ; ses mains promenaient un gant de toilette sur ses cuisses. Il fit demi-tour, et son dos devint visible. Deux fesses aussi velues que le reste s'affichaient sans vergogne au regard de Marjorie. Ne se doutait-il de rien ? Avait-il sciemment laissé cet accès entrouvert ? Une fois encore le corps massif de Vosgien pivota d'un quart de tour. La brune avait une vue directe sur un sexe en semi-repos. Yann passait toujours son gant savonneux sur le bas de son ventre, astiquant sans ménagement la partie qui allait de la poitrine à cet entrejambe bien fourni. Il ne s'embrassait pas de préjugés malsains, et elle le vit décalotter son sexe pour enduire de mousse un gland rose et... conséquent.

Cette vision de cette chose ramena à la surface de la brune une envie somnolente. Elle ressentit soudain comme une pulsion et faillit faire un pas vers lui. Elle se ravisa juste au dernier moment, mais elle avait aussi sursauté ; et quand elle releva les yeux, ils croisèrent ceux de Yann. Elle ne savait plus quelle attitude adopter. Comme une godiche, elle ne bougeait plus ; elle remarqua que lui avait comme un sourire aux lèvres. Marjorie était dans une sorte de brouillard. Un court instant elle se demanda ce qu'elle faisait là ; ses jambes étaient en coton, son cœur battait à tout rompre, mais elle n'avait pas quitté les quinquets de l'homme, pas plus que lui ne les avait baissés.

Elle se rendit compte qu'il avait mis un pied hors de la douche et avançait vers elle, ruisselant. Sa main venait d'attraper la sienne ; elle ne réagit pas, comme tétanisée.

— Viens ! Avance donc.

Elle était dans une salle de bain plutôt spartiate : un lavabo et une douche qui continuait de couler. L'homme la pressa contre lui et s'engouffra de nouveau sous le jet dégoulinant. Toute vêtue, elle se retrouva sous le pommeau qui distillait toujours son eau tiède. Le type entreprit de la dénuder là, sans aucune résistance de sa part. D'abord le corsage qui ruisselait. Puis la jupe entièrement trempée. Elle ne portait plus qu'un soutien-gorge et un string minuscule. Il ne chercha pas à retirer les deux pièces de lingerie féminine ; il la souleva de ses bras musclés et la soutint contre le mur du fond de la douche.

Marjorie avait la bouche ouverte de stupéfaction. Une patte avait poussé sur le côté sa dérisoire protection, et quand des bras forts l'avaient laissé glisser le long du corps masculin, son dard avait immédiatement trouvé l'endroit accueillant. Il l'enfilait là sous le jet d'eau, et elle, conne au possible, ruait des fesses pour se sentir possédée au plus profond. Elle frétillait sur la bite d'un type presque inconnu. Et quelle queue ! Cette chose lui écartait les lèvres, s'insinuait en elle lentement, semblant ne jamais finir de la pénétrer.

Elle était désormais entièrement plantée sur le vit épais et long. Les deux mains sous ses fesses se contentaient de la soutenir. De son côté, elle avait noué ses deux bras autour du cou de l'ours qui la baisait. Elle se trémoussait en tentant de se relever pour mieux se repiquer sur le sexe bandé. Déjà les premiers signes d'un orgasme étaient là. Faire l'amour comme ça, sans être vraiment nue, juste sous un pommeau de douche qui coulait, sentir des mains qui se crispaient sous son cul, tout concourait à lui donner un plaisir immédiat.

Quand elle se mit à râler, Yann devint incontrôlable, donnant de furieux coups de reins à la belle qui adorait cela, finalement. Alors, sans doute irrité par le soutien-gorge qui frottait sur sa pelisse, l'homme se mit à fléchir sur ses jambes mais en maintenant la belle.

Ils se retrouvèrent au sol, les épaules de Marjorie appuyées sur le carrelage. À genoux, il fit monter les jambes serrées, droites, devant son visage et il reprit sa besogne. Ses coups de queue devenaient plus profonds, plus rythmés aussi. La salle de bain était remplie du bruit de l'eau et des cris féminins que la gorge de la brune ne pouvait plus contenir.

Marjorie avait perdu la notion du temps et de tout ce qui l'environnait. L'eau ne coulait plus depuis longtemps que Yann la pistonnait encore. Elle n'avait pas dit un mot, seulement crié de plaisir. Il était revenu à la charge une fois, deux fois... Puis, alors qu'elle planait dans des nuages cotonneux, elle comprit qu'il la limait toujours, à genoux au début, puis couché sur elle avant de la prendre en levrette : il avait expérimenté toutes les positions sans qu'elle renâcle ou rechigne une seule fois. Là elle était sur le côté, lui derrière elle, et la main de l'homme lui caressait la chatte alors qu'il la prenait en douceur.

Il la fit se remettre à genoux devant lui, et sans rien lui demander entreprit de la sodomiser. Au début, l'engin énorme eut de la peine à se frayer un chemin dans l'étroit canal, mais une fois la tête passée... le reste avait suivi. L'homme était un long moment resté inactif en elle, savourant peut-être cette pénétration différente, ce qui avait permis aux muscles de la brune de se détendre. Assoupli, détendu, le lieu était devenu le garage de la bête masculine. En lui tenant la taille, il avait alors entamé un repli qui avait amené le gland à la limite de la sortie. Ce n'était que pour mieux s'enfoncer plus vivement ensuite.

Marjorie, posant une joue sur la faïence, l'avait laissé faire. Et il l'avait à nouveau limée, comme une chienne. Elle criait, hurlait des mots insensés sans pour autant se dérober à l'étreinte, et le piston accomplissait ses mouvements sans qu'elle en souffre. Le coït se prolongeait. Elle avait d'elle-même plaqué ses fesses contre le ventre de cet homme. Elle était dingue ; elle prenait un plaisir

fou à se laisser enculer par ce mâle qui savait si bien retenir son propre plaisir...

Du reste, il ne s'était pas épanché une seule fois en elle. Durant les premiers assauts, sa chatte n'avait pas eu l'honneur de son sperme. Par contre, là, dans son derrière, la brune sentait que la bite tressaillait, et elle attendait dans sa tête le jet libérateur de Yann. Elle fut déçue de le sentir de retirer brutalement, et la queue lui éclaboussa le dos. Les longues traînées étaient chaudes, zébrant le haut des reins de Marjorie. Lui soufflait et éjaculait bruyamment, signifiant la fin de leur rodéo aquatique.

Quand l'avait-il ramenée dans un drap en éponge sur le canapé ? Elle ne savait pas vraiment. Elle s'en fichait même un peu. Elle était enroulée dans la serviette, et il la serrait contre sa forêt vierge. Il se déplaça juste un peu pour que sa tête vienne se poser sur le haut de ses cuisses. Elle avait le visage tourné vers son torse. Alors, sous sa joue, l'objet qui revenait à la vie n'avait rien d'étrange. Quand le cylindre de chair se trouva totalement ragaillardi, il atteignait ses lèvres. De la bouche à la fellation, il n'y avait que l'ouverture des lèvres à réaliser ; elle ne se fit pas prier pour lécher ce sucre d'orge d'un nouveau genre.

Les égarements passagers

Le téléphone avait dérangé les deux amants. Yann avait sursauté, mais Marjorie aussi. Et les explications qu'il donnait ne pouvaient s'adresser qu'au gamin qui avait finalement bouleversé leurs vies. L'homme avait toujours la tête de la brune sur ses genoux. Elle avait arrêté sa fellation pour lui permettre de répondre. Si elle n'entendait pas ce que lui disait le jeune, elle devinait aux explications de Yann qu'il parlait d'elle.

— Oui, elle est venue me voir. Elle va bien, apparemment. Ben... je ne sais pas pourquoi elle ne t'a jamais rappelé. Oui... nous irons la voir quand tu viendras. Non... elle avait l'air... bien. Tu as raison, j'aurais dû la garder à dîner le soir où elle est passée, c'est plus facile à dire qu'à faire. Et puis... elle ne venait pas pour nous, juste pour que nous soyons réunis. Bien sûr... c'est une chouette femme, comme tu dis !

Il venait de faire un clin d'œil à la femme qui ne bougeait plus, allongée sur lui. En bouchant le micro d'une main, il s'adressa à elle :

— Il t'a à la bonne, mon gamin. Tu ne l'aurais pas ensorcelé des fois ?

Puis il reprit sa conversation avec son interlocuteur. La brune avait une boule au ventre. Comment allait se finir cette histoire ? Un fils de son mari qui n'en était pas vraiment un, un type dont elle avait couché avec le fils, et maintenant elle venait de faire l'amour avec le père du fils qui n'était plus celui de son mari. Un

vrai roman de bas étage, un bouquin de quai de gare. Et l'autre, là, imperturbable, qui sans se douter de rien dialoguait avec le jeune homme alors qu'elle avait sa queue à portée de bouche, toujours aussi raide.

— Oui. Promis, je l'inviterai dès ton retour. À ce propos, quand comptes-tu revenir ? Tu n'as besoin de rien ? Je suis là, et tu peux demander.

Marjorie ne saisissait que des bribes de la conversation que Yann junior entretenait avec son paternel. Et le père qui lui appuyait que le haut du crâne, dans le but évident de la faire reprendre sa caresse buccale là où elle l'avait interrompue... dément, comme situation ! Le jeune amant qui discutait avec le nouveau, sans se douter qu'elle taillait une pipe à celui-ci. Comment aurait-il pris les choses ?

Elle reprit le vit entre ses lèvres et tossa [2] la poupée toujours aussi bandée. Lentement, en faisant passer sa langue sur le bout rose-violet, elle sentit son propre ventre en ébullition. Les mots dans le téléphone, elle s'en moquait éperdument, et quand la queue tressaillit, elle sut que la sève allait jaillir. Lui, empêtré entre son dialogue et cette sucette mémorable, tentait en vain de repousser la bouche qui aspirait sa bite. Las de ne pouvoir la détourner de son dessein, il laissa les choses suivre leur cours. Alors, avec une sorte de soupir retenu – il ne devait pas alerter son fils – il déchargea avec plaisir sa semence dans la bouche de Marjorie, qui ne recracha rien de cette étrange liqueur. Elle avala tout en silence, gardant la flèche de chair jusqu'à son retour à l'état de guimauve.

Lui, sans rien laisser paraître, persistait à rassurer le gamin au bout du fil. Parallèlement à cela, il caressait les cheveux de la belle suceuse comme pour la remercier tacitement de son implication totale dans cet acte d'amour. Il discuta encore un long moment avant que le silence ne revienne. Il se pencha pour l'embrasser sur

2. Tosser : téter, sucer (en patois lorrain).

la bouche, qui avait le goût de l'amour, l'odeur et le parfum de son sexe, mais il ne s'en offusqua pas.

— Ton fils va bien ?

— Oui. Il s'inquiétait pour toi. Il paraît qu'il t'a laissé un message et que tu n'as jamais répondu.

— Il n'a rien dit d'autre ? Tu es sûr ?

— Oui, pourquoi ? Il reviendra à la fin du mois. Pour le moment, il n'a pas besoin de savoir que nous avons...

— Peut-être, mais ça me gêne, cette histoire. Nous ne nous reverrons sans doute plus. Ni lui, ni toi : je ne voudrais pas créer un trouble entre vous.

— Je couche avec qui je veux, quand même ! J'ai assez attendu sa mère et, ma foi, sans mentir, tu es aussi jolie qu'elle. J'ai eu envie de toi dès le premier jour où je t'ai vue. Ça te gêne que je sois un ami de ton mari ?

— Pas du tout, mais moi aussi je dois t'avouer une chose... et ce n'est pas facile.

— Ah bon, tu n'as donc pas aimé notre petit jeu ?

— Ce n'est pas ça, mais... tu sais, Yann, le tien...

— Oui, eh bien ?

— Il a passé une nuit chez moi et... nous avons...

— Quoi ? Tu veux me dire que tu as fait l'amour avec lui aussi ?

— Oui.

— Mais je le savais : il me l'avait dit lors de son séjour ici ; et il avait l'air si émerveillé... Mais je crois que ce n'est pas raisonnable ; il pourrait être ton fils, non ?

— Sympa de me le rappeler ; tu vires au goujat, là, et je ne vois donc pas ce que je fais ici.

— Mais non, je veux juste te dire que je ne serai jamais jaloux de personne. Tu ne m'appartiens pas, pas plus que tu n'es à lui. Il est bien conscient de cela, et même si tu couches à nouveau avec lui, je ne t'en tiendrai jamais rigueur.

— Elle est bien bonne, celle-là ! Cocu, mais cocu content, alors ? Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Oui. Je suis surpris que cela te choque ; alors pourquoi t'être laissé faire si tu n'approuvais pas ?

— Mais... comment dire ? Mon corps commande plus que ma raison en ce moment, et mes égarements deviennent récurrents. Mais c'est fini, je vais rentrer chez moi ; vous n'entendrez plus jamais parler de moi, c'est promis.

— Tu nous priverais de toi, de ta présence ? Ce serait nous condamner pour rien. Le partage n'implique pas forcément la guerre. Ce sera de toute façon à toi de décider. Quand mon fils sera là, je t'enverrai un message et tu auras le choix : venir ici nous voir ou nous oublier. Nous ne forcerons rien. Sache seulement que j'ai aimé ta venue, ta présence, et faire l'amour avec toi. Mais je ne te violerai jamais. J'ai mis vingt ans pour retrouver une femme comme toi ; je saurai encore espérer quelques années. Quant à Yann, je ne suis pas dans sa tête.

— En quelque sorte, tu me proposes un triangle fils/maîtresse/père ? Et tu crois que je vais accepter une chose pareille ?

— Je ne sais pas. Je veux juste te dire que si tu veux encore coucher avec moi, tu peux revenir quand tu le veux. Mais que si c'est pour mon fils et avec lui que tu veux... enfin, je ne vous mettrai pas de bâtons dans les roues.

— Bon, eh bien adieu, Yann. J'avoue que c'était... bon. Mais tu comprends que...

— Oui, oui, j'entends, mais c'est ton choix.

Elle était remontée dans sa voiture et elle roulait encore une fois trop vite. Incapable de faire un vrai choix. C'était vrai que le jeune Yann lui avait redonné le goût du sexe, que le vide de la perte de son mari avait créé sans qu'elle ne sache comment le combattre. Deux amants en si peu de temps... et dire que le destin avait voulu que l'un soit le père de l'autre ! Cette idée ne parvenait pas à la calmer. Merde, comment en était-elle arrivée

là ? Une salope, elle était devenue une vraie salope. Et dire qu'il lui proposait de... continuer.

Des appels de phares la rappelèrent à l'ordre. Les hommes en bleu patrouillaient, sans doute.

Une fois de plus, le refuge de bois la vit revenir détruite. Sa vie partait en lambeaux, se désagrégeait dans un calvaire permanent. Pourquoi son mari était-il parti de cette façon ? Elle avait beau se traiter d'idiote, d'imbécile heureuse, elle le maudissait intérieurement de lui avoir fait cela. Et puis elle s'en voulait aussi d'avoir cédé à l'un et à l'autre, comme si c'était une faute impardonnable. Son corps n'obéissait-il plus qu'à ses pulsions sexuelles ? Comment cela s'achèverait pour elle ? Cette peur ne la quittait plus.

Combien de fois son téléphone qui sonnait ne fut pas décroché ? Les numéros des deux Yann, elle les avait évidemment enregistrés. Leurs messages étaient zappés sans ménagement dès qu'apparaissaient les chiffres de leurs appels. Elle se refermait encore plus, comme une huître dans sa coquille. Le monde aurait pu s'écrouler autour d'elle qu'elle ne l'aurait pas appris.

Télé, radio, plus rien ne fonctionnait depuis plus d'un mois dans ce château de pin qui la gardait plus prisonnière que les chaînes les plus solides. Le lac avait retrouvé sa teinte bleu azur et le soleil avait fait lever ses plants. Marjorie voyait tout revivre dans ses alentours immédiats, mais elle végétait.

Alors, quand un dimanche matin quelqu'un appuya sur la sonnette depuis le portail, elle fit l'autruche. Une fois deux fois, dix fois l'autre là-haut insista lourdement. Elle était sur sa pelouse mais n'avait aucune envie d'aller voir qui se permettait de la déranger, mais alors qu'elle revenait pour prendre un verre d'eau, des coups sourds frappés contre la porte d'entrée lui indiquèrent que l'intrus avait franchi la clôture. Elle tremblait de peur. Dans la petite fenêtre qui donnait sur la porte, la trogne hilare de Yann fils venait de se coller au carreau.

Plus question de se cacher : il l'avait vue, il savait donc que la brune se trouvait là. Morte d'inquiétude, les jambes un peu tremblantes, elle entrouvrit l'huis. Il se trouvait dans son champ de vision, plus jeune que jamais, plus beau aussi dans la belle lumière de cette fin de printemps.

— Tu te caches, Marjorie ? Pourquoi ne réponds-tu pas à nos appels ? Nous nous faisions du souci, tu sais.

— Qu'est-ce que tu veux ? Comment es-tu entré chez moi ?

— J'ai sauté par-dessus le portillon ; il fallait que je te voie. Comment t'expliquer cela ? Tu saisis bien que tu me manques. Que tu le veuilles ou non, tu fais partie intégrante de ma nouvelle vie. Grâce à toi, je suis enfin un homme heureux. J'ai retrouvé une partie de ma famille, mais tu restes celle qui a permis cela. Et puis il y a tout ce que je te dois...

— Tu ne me dois rien. Je n'aurais pas pu vivre avec ce poids sur la conscience ; moi aussi je devais connaître la vérité. Maintenant que tu as un père, tu dois me laisser tranquille. Je dois continuer à faire mon deuil et vivre par moi-même.

— Ce n'est quand même pas une raison pour laisser faner cette beauté qui ne demande qu'à revivre ; le printemps est là pour toi aussi, alors ne te terre pas dans ta tanière comme une ourse en hibernation.

— Mais... pourquoi n'es-tu pas chez ton père ? Je veux mon calme et ma tranquillité.

— Nous ne te volerons rien de tout cela. Tu es notre amie, notre confidente... et plus, si j'en juge par ce qu'il m'a dit. Tu crois vraiment que nous allons oublier cette offrande merveilleuse que tu nous as faite, à lui autant qu'à moi ? Tu ne peux plus nous le demander.

— Je ne veux plus voir personne.

— Chut... tu vas te vêtir correctement et me suivre. Allons ! Tu n'as pas à discuter. Viens, Marjorie, sinon tu ne t'en sortiras plus, plus jamais.

— Tu... tu veux m'emmener où ? Je n'ai pas le cœur à sortir.

— Viens, ne te pose pas de questions. Tu es trop belle encore pour rester cloîtrée toute seule dans tes souvenirs. Tu ne crois pas que, de là-haut, il serait heureux de te revoir sourire ? File passer une jupe, un pantalon, un pull, et arrive ! Je t'attends là, ne fais pas l'enfant. Le seul gosse capricieux ici, ce devrait être... moi.

Il avait une tête rieuse, un sourire contagieux. La brune qu'il ne quittait plus des yeux commençait à se dérider. Il l'a prise par le bras, faisant mine de la pousser vers sa salle de bain ; elle avança de quelques pas et, avec un geste d'hésitation, y pénétra.

— Bon. Alors, puisque je n'ai pas mon mot à dire... Mais tu vas – enfin, vous allez bien – tous les deux ?

— Nous sommes en pleine forme, et te revoir ne peut que nous rassurer davantage. Allez, file te faire belle... encore plus belle, je veux dire. Je peux me faire un café ?

— Oui. Les capsules sont... mais tu sais où elles sont. J'en veux bien un moi aussi.

Une bonne dizaine de minutes plus tard, la femme qui sortit de son espace personnel avait retrouvé des couleurs. Le rouge des lèvres, le noir de la jupe, le beige d'un chemisier boutonné sur le devant, elle n'avait plus rien à voir avec la petite chose pâle qui avait pénétré dans la douche. Yann marqua un temps d'arrêt devant cette silhouette si féminine qui surgissait soudain devant lui. Bon Dieu, quel changement ! Une touche de rouge et un sourire pouvaient donc si bien habiller les femmes... une véritable bénédiction. Pour un peu, ses pattes se seraient de suite glissées entre vêtements et peau, mais il se retint.

Assise sur le siège avant passager, elle regardait le long ruban sombre défiler sous les roues de la voiture. Il roulait sans à-coups, ne faisait pas rugir son moteur, et au bout de quelques kilomètres elle avait déjà compris leur destination. Du reste, Yann père sur le pas de sa porte était lui aussi bien sapé. Il ne fit aucun commentaire, pas de remarques sur les appels non pris par Marjorie. Ses lèvres

qui vinrent effleurer les joues de la femme lui procurèrent une sorte de frisson. Il était rasé de frais et sentait bon. Il prit place sur les sièges arrière de la berline qui reprit sa route vers une destination dont elle n'avait aucune idée.

— Tu vas bien, Marjorie ? L'endroit te plaît et te convient ?

— J'aime bien ce restaurant ; nous y venions souvent avant...

Les mots étaient restés en suspens dans sa gorge, et ses trémolos ne trompaient personne.

— Ils ont la meilleure vosgiflette[3] des Hautes-Vosges ; un régal pour le palais et pour l'odorat. Tu connais donc ?

— Oh oui, je crois que j'en ai gardé un bon souvenir. Et leurs tourtes sont délicieuses, si mes souvenirs sont bons.

— Alors, pour tout le monde, menu vosgien ?

— Ça me convient !

— Oui, moi également !

Le jeune homme et la brune avaient ensemble approuvé le choix de Yann père. La commande partit et l'apéritif fut servi quelques minutes après. Les deux hommes avaient devant eux un breuvage d'un brun roux, mais Marjorie avait préféré un kir à la myrtille. Un long moment elle tint son verre d'où les bulles violettes venaient mourir à la surface. Les deux hommes se tenaient face à elle, une égalité de place pour la garder en ligne de mire. Les autres tables accueillaient des couples ou des groupes qui riaient aux éclats ou bavardaient sans se préoccuper de leurs voisins.

L'alcool se diffusait lentement dans tout le corps des trois convives. Une bouteille de vin rouge commandée par le père se retrouva rapidement vidée, et une sœur jumelle connut un sort analogue. À la fin du repas, la brune était légèrement grise, pour ne pas dire pompette. Les deux gaillards, heureux de la voir à leur côté, souriaient à tout propos. Elle passa le retour en voiture à la place occupée par le papa à l'aller.

3. Vosgiflette : tartiflette vosgienne à base de pommes de terre, de crème, de lardons et de fromage dans laquelle le reblochon est remplacé par du munster.

Le café bu à la ferme avait tendance à être un peu trop serré, mais ce qui acheva Marjorie, ce fut sans conteste les deux petits verres de blanche que lui servit Yann père. Elle s'enfonçait dans un nuage de coton qui semblait flotter au-dessus de sa tête, encerclant son cerveau qui ne voulait plus rien savoir, et la jeune femme se sentait plus que bien. Les deux Yann suivaient les courbes gracieuses que la brune faisait se mouvoir à chacun de ses mouvements. Quand le fils s'approcha d'elle pour la faire danser sur le disque que son père avait placé sur la platine, elle ne fit aucune difficulté pour se mettre à tourner. Pas plus quand il l'enlaça gentiment et que ses doigts pétrirent son dos. Elle gloussait, toujours dans un monde ou tout restait rose ou bleu.

Le père s'amusait de les voir tenter de suivre la musique, mais au bout d'un moment il se leva de son fauteuil et se plaça dans le dos de la belle. Elle continuait de faire des pas avec son cavalier, entourée aussi par l'autre qui se pressait contre elle. Contre son ventre le jeune, et sur ses fesses le plus âgé. Elle laissait faire, se berçant lentement au rythme d'un étrange slow mal négocié. Les mains venues de derrière elle qui empaumèrent ses seins la firent grogner. Les deux hommes ne savaient pas si c'était une façon d'acquiescer ou de refuser.

Pour une fois, le doute ne bénéficia à personne. La dureté de ce qui se frottait contre son cul renvoya son ventre vers un autre objet tout aussi solide contre son aine. Les doigts qui malaxaient ses seins avaient sans trembler déboutonné le chemisier et se trouvaient sur les dentelles du soutien-gorge. Elle envoya sa caboche en avant se caler dans le creux d'une épaule amie. Maintenant, le danseur devant elle se cambrait de plus en plus pour qu'elle sente bien qu'il bandait pour elle. Quand lui prit-il la main pour la porter à sa braguette ? Elle n'en avait aucun souvenir, mais elle se retrouva bien vite entre deux hommes au sang bouillant qui ne demandait qu'à lui faire l'amour.

Il fallait qu'elle ait beaucoup bu ou qu'elle soit inconsciente pour se laisser dévêtir de cette manière mais elle ne fit aucun signe pour arrêter l'escalade, et c'est en slip qu'elle finit par achever la série de slows. Les deux la serraient toujours d'aussi près. Et quand sur ses jambes le dernier bastion de sa vertu coulissa vers le sol, elle tenait dans chacune de ses menottes un sexe de belle taille. La main qui appuyait sur son épaule l'obligea à se courber avant de se retrouver à genoux. Elle sut à partir de ce moment-là que ce serait inéluctable : la queue qui faisait face à ses lèvres se frayait déjà un chemin entre ses mâchoires entrouvertes, et l'autre derrière elle l'avait lâchée pour se coucher sous ses fesses. La langue qui entama des va-et-vient sur sa chatte ne la perturbait pas ; elle aimait cette manière d'être léchée pendant qu'elle persistait à sucer le plus jeune.

Ensuite, les choses s'accélérèrent sans qu'elle n'y trouve à redire. Qui des deux la prit le premier ? Elle s'en moquait éperdument, sentant seulement le bonheur de cette intromission alors que sa langue passait et repassait sur la hampe crispée du second. Du cunnilingus, l'autre la fit monter sur lui. Elle devenait comme folle. Elle se fourra le museau dans la toison drue du père qui la limait à grands coups de reins, et le gamin vint placer sa langue sur... son anus. Il entoura le cercle brun de sa salive, tenta une pénétration avec la pointe, mais comme la position et les mouvements de Marjorie étaient un frein à sa stabilité, il dut renoncer. Ce n'est que lorsque la seconde queue poussa sur la porte de la caverne qu'elle comprit qu'elle allait être prise comme une cochonne, que deux bites allaient essayer de régler leurs mouvements de piston en elle. Et cette idée l'emporta dans un premier orgasme extra. Elle ruait avec son postérieur quand l'autre, en cadence, se retirait au maximum de sa chatte.

Les deux Yann la limèrent longuement, la tenant fermement pour l'empêcher de remuer trop violemment et d'être de ce fait désarçonnée. Les cris de jouissance remplissaient le salon, couvrant

la musique qui continuait de marquer de son empreinte sonore la pièce où ces trois-là forniquaient allègrement. Leur seul leitmotiv : prendre le plus de plaisir possible. Demain serait un autre jour, et il serait bien temps de voir ce qui se passerait.

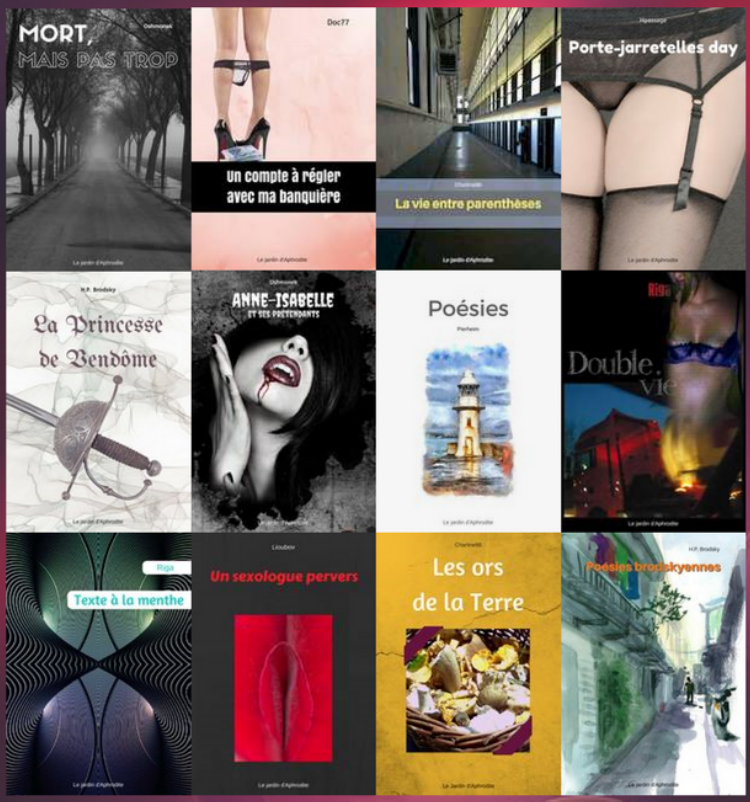
Elle passa d'une bite à l'autre avec la même ferveur, reçut l'offrande du sperme de l'un et de l'autre en bouche. Ils ne se privèrent pas de caresser partout cette femme qui les suivait dans leurs folies. Combien de fois son corps sursauta-t-il dans des combats épiques où les mâles excellaient ? Marjorie ne comptait plus : elle prenait, donnait sans chercher à savoir si c'était bien ou mal, sans se poser de questions. C'était un Yann qui la prenait alors qu'un autre lui tendait son vit, mais dans sa tête à elle, un troisième lui faisait des clins d'œil en l'encourageant muettement à aller de l'avant.

Puis, quand enfin épuisés tous trois restèrent immobiles, allongés sur la moquette, elle avait fermé ses jolis yeux. À travers les jalousies, les premières lueurs de l'aube affichaient un rayon de jour. Lentement, comme pour ne réveiller personne, Marjorie se releva, passa ses vêtements et se dirigea vers le canapé. C'est là que vers midi le père et le fils la trouvèrent endormie, apaisée, avec une sorte de sourire angélique sur les lèvres. Après le déjeuner, le gamin ramena la belle dans son château.

Depuis, elle a toujours refusé de revoir l'un ou l'autre, mais ils ont tellement de beaux souvenirs... Elle n'avait plus besoin d'eux ; libérée, remise sur la route de la vie, Marjorie saurait désormais profiter à nouveau des beaux moments d'une existence encore riche de magie et d'amour à venir. Petit à petit, son ventre remis au diapason de son esprit savait distinguer le bon du mauvais, et elle se dirigeait seule vers d'autres conquêtes, d'autres lendemains chantants...

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite